

# ARGUMENTS

## SOMMAIRE

PAR DELA LA SCIENCE-FICTION

# La pensée anticipatrice

*L'actualisation du virtuel* (Blaise Bargiac).

*Les bornes du possible reculent* (Jacques Bergier).

*Le sens moral et l'avenir scientifique* (Charles Noël-Martin).

*Rêver l'avenir et le construire* (Gérard Klein).

*Le film de science-fiction* (Fereydoun Hoveyda).

*La soif du futur* (Michel Carrouge).

*L'anticipation* — vue par Kostas Axelos, Jacques Bergier, Jean Duvignaud, Jacques Houbart, Dionys Mascolo, Edgar Morin.

*Rédaction* : Colette Audry, Kostas Axelos, Jean Duvignaud, François Fejtö, Dionys Mascolo, Edgar Morin.

Directeur-gérant : Edgar Morin

Rédaction et administration : Editions de Minuit, 7, rue Bernard-Palissy, Paris-6<sup>e</sup>, Bab. 37-94

Abonnement (six numéros l'an) : 600 francs

Etranger : 800 francs. Abonnement de soutien : 1 500 francs

C.C.P. Bien spécifier : Ed. de Minuit Paris 180-43

Le Numéro : 130 francs.

Au moment où la science confirme ses plus extraordinaires hypothèses, où elle transforme en hypothèses les plus folles rêveries de la science-fiction, la pensée anticipatrice demeure en sommeil.

Il suffit de quelques mois pour que l'incroyable soit digéré et devienne normal. Digérés aujourd'hui l'énergie nucléaire, le sputnik, comme ont été digérés l'électricité, l'avion, le cinéma.

Pourtant, nous le savons, les conséquences les plus prodigieuses des découvertes théoriques de la science de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle n'ont pas encore été tirées. De nouvelles découvertes théoriques, ces dernières années, bouleversent nos conceptions de la matière et de la vie. De nouvelles inventions techniques vont inéluctablement voir le jour. Nous sommes entrés dans une époque de mutation générale de la vie humaine.

La pensée anticipatrice, c'est la prise de conscience de cette mutation qui se prépare. Ce n'est pas une « fuite vers le futur », mais une exigence irrésistible du présent.

A quoi sert de rêver sur l'avenir ?

Hygiène onirique d'abord : il est bon de diriger nos rêves vers le possible.

Hygiène mentale : la pensée se rouille et s'immobilise dès qu'elle se fixe sur le présent immédiat. Il n'y a de pensée véritable que dans la confrontation de l'histoire passée, des réalités présentes et des possibilités d'avenir.

Hygiène éthique : la critique du présent n'a de sens que par rapport à ce qui doit et peut être.

Poésie, réalisme et liberté se rencontrent dans la pensée anticipatrice.

Mais les résistances sont grandes. La pensée anticipatrice menace les pétrifications de l'esprit, les dogmes, les fétiches, les systèmes clos, les tabous, les absolus. La pensée anticipatrice rend à toutes choses humaines leur fluidité, leur relativité. Elle ne laisse rien en place. La notion de « l'homme éternel » est elle-même emportée...

La lutte pour la pensée anticipatrice est une lutte contre le sous-développement de l'esprit.

ARGUMENTS.

L'homme conjugue sa vie au futur. Il l'a toujours fait. Déjà « tout réflexe et tout instinct... », dit Piaget, « est précisément un jeu d'anticipations réglées héréditairement ». Mais l'intelligence évoluée, de nos jours, ne cesse d'accroître son avance sur le devenir. L'homme n'en a toutefois qu'une conscience intermittente, partielle et distraite. L'on voudrait ici contribuer, si peu que ce soit, à la rendre aussi vive, permanente et péine que faire se pourra.

L'on a choisi de partir de la science-fiction pour quelques raisons évidentes, ou qui le deviendront à la lecture. Et d'abord l'incompréhension, voire l'hostilité que rencontrent en moyenne, chez le Français moyen, ces textes les plus signalétiques de ce temps. Les sputniks, il est vrai, annoncés depuis quatre-vingt-treize ans par le genre, ont incité certains à quelques reconsidérations hagardees. Peut-être se souvinrent-ils de la bombe A prédite depuis 1914 par Wells ? Mais d'autres s'écrièrent que la réalité ayant dépassé (?) la science-fiction, celle-ci en était morte. Pour bancal qu'il soit, ce raisonnement de tant d'estimables critiques littéraires n'en mène pas moins, clopin-clopant, à une conclusion plus valide. Celle que la seule optique des Belles-Lettres ne suffit décidément pas pour situer des écrits si voisins de l'orbite des sciences.

Mais enfin, pensera-t-on, que survient, comme probable : une fusée en pleine lune, une ronde de grands satellites truffés de petits soldats, une libre entreprise librement acculée à l'automatisme et automatiquement laminée entre abondance et chômage — pour en sortir, le caudère d'un semis de bombes « propres » sur la jambe de bois pourri de l'humanité... et celle-ci, devant pareille suite de réalisations de fictions même pas récentes, leur concéderait peut-être un peu plus de crédit qu'au marc de café ? N'y comptez pas. Mieux vaut en croire la *préfiction* sur parole : sa grille de conjectures décrypte plus d'un message chiffré du futur. A nous de n'y point lire de simples divagations.

L'ÈRE DES MYTHES LOGIQUES

L'on n'a de juste idée de la science-fiction (comme de toute chose) que dans la mesure où on l'a, au fil de ses connexions, intégrée au plus large ensemble possible. La difficulté tant soulignée de sa définition tient surtout à ceci que cha-

cun n'en offre qu'une formule abstraite, figiolée pour n'inclure que ce qu'il a estimé a priori congru. Il faut, au contraire, d'abord prendre note de tout ce qui se consomme sous l'appellation mal contrôlée de « S.F. ». Puis en induire les caractères communs permettant, au besoin, de repérer maldonnées et contre-façons.

Il existe à Paris une librairie (1), une seule, où la première phase de l'opération peut s'effectuer à l'aise. On y trouve côte à côte de la « fictiscience » (*science-fiction*) ou romans d'imagination réellement scientifique (Verne, Wells, Clarke) — de la « fantascience » (*science-fantasy*) où la science n'est que prétexte, pseudo-science ou fantastique grimpé en science (Bradbury, Matheson) — de l'utopie et de l'uchronie, où l'ampleur de thèmes débordant l'individuel étoffe un plaidoyer ou un pamphlet social ou philosophique (A. Huxley, B. Wolfe, E. Jünger) — de l'insolite, où le fantastique se dissèque sous un éclairage qui transmue tout surnaturel en « surrationnel » à la Bachelard (Jarry, Kafka, Michaux, Borgès pataphysique et *nonsense*). Or ces quatre catégories se retrouvent dans toutes les revues du genre (une seule les adultère de fantastique « vieux jeu ») et même — en doses variées — à l'intérieur des œuvres. Il est donc clair qu'après environ un siècle et quart d'usage, et trente années récentes de consommation accélérée, cet alliage littéraire donne toute satisfaction aux lecteurs, éditeurs et auteurs. Il est indissociable à leurs yeux.

La S.F. n'est pas qu'anticipation, puisqu'elle met en scène fréquemment le passé ou l'actualité. Car elle est tout autant, comme dit Boris Vian, « rétro-cipation » et « paracipation ». D'autre part, il importe de n'y pas entendre par science les seules sciences physiques et naturelles, où on la confine d'instinct. Rajoutez-y toutes les sciences de l'homme : psychologie (*The Abyss* de Keller) — économie politique (*Planète à gogos* de Pohl et Kornbluth), — sciences sociales (*Fondation* d'Asimov), — métaphysique et mystique (*Les Etoiles de ceux qui ne sont pas nées* de Werfel) etc. Enfin, outre les possibilités scientifiques, celles de l'art, du sexe et du vice ne laissent pas d'être dûment pressenties (*L'hypnographie* d'Anthony, *Le Livre de Vie* de Blish, *Coming Attraction* de Leiber). Et tout thème peut être traité par l'humour, ou pris au sérieux.

C'est ici le moment d'admettre que nos critiques — bien que n'ayant du sujet qu'une vue à vol d'oisillon — ont bien raison de dénoncer la fréquente médiocrité des « savantures ». Certes, les trois quarts de la production ne font que rejoindre le bas niveau des quatre cinquièmes du reste de la littérature. Mais le peu de défenseurs et la notoriété actuelle du genre en font une cible idéale pour myopes incapables d'apprécier ce qui dépasse le présent, voire même le passé. Que le quart valable leur échappe ne lui sert de rien, car une fiction signée Daninos (*Le carnet du bon Dieu*) ou du prix Nobel Hesse (*Le jeu des perles de verre*) en est de ce fait même respectueusement, mais inexorablement disjointe comme une perle d'une huitre. Contre toute la S.F., d'ailleurs, joue le fait qu'elle est un divertissement pour *happy few*, bien plus intellectuel qu'esthétique ou émotionnel. Il n'est pas rare d'y trouver d'excitantes idées sous des plumes maniées d'un pied léger. Et comme le goût des astuces cérébrales nous est beaucoup moins naturel que celui des barbouillages au sperme et au sang, quiconque désire tâter du « roman de science » aura intérêt à s'en tenir au choix d'un expert.

Si l'on passe maintenant des constatations aux réflexions, la première est qu'on n'a aucunement affaire ici à une simple espèce du genre roman. Car non seulement cette espèce englobe toutes les autres : romans d'amour, de guerre, policiers, « sexy », « engagés », etc. — mais l'anticipation, l'extrapolation et la fantaisie s'y essaient à tous les genres littéraires. De l'histoire (*Tomorrow revealed* d'Atkins) à la poésie (nombre de textes de Rimbaud, Whitman, Apollinaire, Maïakowski, Tzara, Queneau, Dobzinski), de la philosophie (*Death into Life* de Stapledon) au théâtre (pièces de G. B. Shaw, Capek, Morgan, Priestley).

A considérer l'ensemble, avec sa diffusion planétaire, l'on ne peut douter que nous assistions à l'épanouissement final — après des millénaires de culture à œillères — de toute une littérature du virtuel. A travers le miroir, à travers mille miroirs de papier, elle reflète à nos yeux comblés les mondes *logiquement* complémentaires de celui qui nous cerne. L'autre littérature, fille du vieux monde statique, ne réfléchit dans son romanesque que des variations sur le réel, et dans son fantastique, que les illu-

(1) « L'Atome », 37, rue de Seine.

sions d'y échapper dont nous leurre notre affectivité compatissante. Ces Lettres-là nous demeurent très chères, mais ne nous suffisent plus du tout.

Si mythologie pourrait étymologiquement se traduire par science-fiction, science-fiction devrait se traduire par mythe logique. C'est sa logique intellectuelle, en effet, qui unifie le genre face au fantastique traditionnel, issu de la pure logique affective.

L'exploration des mythes logiques y fera distinguer le virtuel concevable et réalisable, à cohérence logique interne et externe : le sous-marin idéal en plongée sous le crâne de Verne puis, factuel, sous les mers du monde — du virtuel seulement concevable, à cohérence rien qu'interne le monde jamais vécu de Roussel ou de Carroll. Le second virtuel est au premier ce qu'est la géométrie de Riemann à celle d'Euclide : une variante arbitraire, mais d'une rigoureuse logique autonome. Et telle est la puissance de cette cohérence, chère au Poe d'*Eurêka*, que même ainsi coupée de la réalité par une schizophrénie expérimentale, la fantaisie de Riemann s'est trouvée « coller » avec l'univers vérifiable d'Einstein. Ainsi Padgett virtualise-t-il, dans *Tout smouales étaient les Boro-goves*, un monde où les non-sens de Carroll ont force de loi causale. Or nous avons vu celui de Kafka se concrétiser sous nos yeux...

Il y a donc emploi, dans la détection et la prospection du virtuel, à la fois de logique et de *paralogique* (intuition, hasard, pulsions esthétiques). Cette dialectique du rêve et du réel rejoint, par un recouplement qui en démontre l'actualité, le « romantisme du possible » de Lefebvre (*N.R.F.* d'octobre 1957). Il en jaillit souvent le même humour objectif qui déborde des suites paradoxales de certaines théories : le « voyageur de Langevin », pour qui deux ans d'astronavigation équivalent à deux siècles sur terre. Et ce sourire du réel se superpose, en S.F., au rictus de la satire utopique, lors de communes décor-tications de l'absurde social et cosmique (Orwell, Sternberg). De cette surimpression d'ironies naît l'une des formes d'esprit les plus décapantes qui soient. Pas toujours révolutionnaire, elle est à jamais *révolutionnante*. Aux U.S.A., elle respire l'anticonformisme et l'antiaméricanisme le plus perfides. En U.R.S.S., son plus célèbre spécimen actuel, *La Né-buleuse d'Andromède* d'Efremov, est comme par hasard le premier livre so-

viétique à évoquer la société *post-com-muniste*.

Bien entendu, le secteur du virtuel le plus fréquenté est cet avenir présupposé malléable. D'où la prépondérance de l'anticipation, et la tendance à prendre cette partie pour le tout. D'autant que les prévisions qu'elle dispense se vérifient de plus en plus vite et souvent. Ces réussites justifient le rapprochement souvent fait (Comte, Mach, Le Roy, etc.) entre utopie et invention, utopie et hypothèse. Mais l'hypothèse, ici, subit une pression éhontée de l'esthétique. Car il faut à celle-ci un *merveilleux logique* qui s'obtient comme suit : Choisir l'hypothèse combinant le minimum de probabilité et de vraisemblance avec le maximum de logique et de trompe-l'œil : l'*hyperthèse*. C'est exactement la méthode de Dali et de Borgès.

L'attrait de la science-fiction réside, précisément, dans cette tension optima entre l'absurde apparent et une rationalité sous-entendue, mais qui s'occulte aussi longtemps que possible : sorte de « suspense » métaphysique. Le lecteur s'y accorde par une ambivalence symétrique. Car nous ne courons si passion-nément vers les brumes du mystère que pour, une fois plongés dedans, les dissiper. L'obscur se voit et traqué par les « lucifériens » armés de logique et couru par les chats-huants auxquels la raison fait mal aux yeux. C'est en quoi nous fascine la « révolution permanente » des thèmes de la S.F. autour de la science. Elle engendre l'unique fiction que ne pourra jamais dépasser la réalité. La dispensatrice inlassable d'une marchandise aussitôt défraîchie qu'acquise, mais d'autant plus redemandée. D'une marchandise que le fantastique classique, mangé aux mythes, ne pourra jamais plus offrir : la Nouveauté.

#### DE L'EXPLORATION A L'EXPLOITATION DU VIRTUEL

« Je dirai plus, les fables s'étant pour la plupart réalisées et au delà, c'est au poète d'en imaginer de nouvelles que les inventeurs puissent à leur tour réaliser. » Ainsi Apollinaire dictait-il, en 1917, des instructions que la science-fiction est aujourd'hui presque seule à exécuter. Le prophète de l'Esprit Nouveau avait eu la vision de nos actuels prophètes synthétiques, prospectant poétiquement le réel avec les sondes et les perforatrices subtiles de leur logique rimbal-

dienne : esthétisations et hyperthèses. Ecoutez Małakowski en 1929 : « *Regardé par ici, les fantaisies en feu d'artifice de Wells, le cerveau futuriste d'Einstein, les habitudes animales d'hibernation chez les ours et les yogi, tout est compressé, condensé et mélangé dans cette machine.* » Ainsi évoqué, le virtuel se matérialise en multiples réalités préfigurées par les « romans d'avenir ». Je ne puis en énumérer ici que quelques-unes. Mais qui s'y intéresse peut comme moi se documenter auprès de M. J. Bergier, l'homme de France qui connaît le mieux la science-fiction.

Laissant de côté les nombreuses prévisions sociales et politiques exactes, je citerai le radar, les engins radio-guidés, la télévision, l'énergie atomique, la vision nocturne par infrarouge, le proton négatif ou « anti-matière », les mutations artificielles, les détecteurs de mensonge, l'automatisme et ses suites éventuelles, l'enregistrement des ondes radio sur plastique, le réacteur à régénération (*breeder*) — et en voilà vraiment fort peu. Dans cette socialisation du « rêve expérimental » de Tzara, le va-et-vient mécanique de la pensée discursive ne doit pas masquer le rôle primordial de la « folle du logis ». C'est elle qui tient la clé des songes de la Science. La raison cherche la serrure. Ce ne sont pas les connaissances scientifiques souvent ténues du romancier qui importent. Ce sont les combinaisons mentales qu'en forme l'imagination selon ses lois propres, celles de l'analogie et de la « participation », de l'esthétique et du hasard polarisé par l'humeur. Chaque science-fiction n'en constitue pas moins une expérience *in cerebro* consignée sur papier. On possède enfin là le seul vrai « roman expérimental ».

Qu'on n'objecte pas le nombre respectable d'erreurs ou de non-réalisations, dans ces rêves. Pourquoi ne pas reprocher alors les siennes à la science, qui s'en permet tout autant en pleine réalité? Le « cheminement de la pensée » peut-il s'effectuer autrement que par « erreurs rectifiées » (Bachelard)? Seuls le petit nombre des amateurs de S.F. et la courte mémoire des hommes expliquent, sans l'excuser, l'indifférence que rencontrent *ici* les réussites spectaculaires du genre. Mais c'est surtout que le fausset absurde du « bon » sens vient nous susurrer : « Oui, Untel l'avait bien dit... et puis après ? Qu'est-ce qu'on en a à faire, maintenant ? » Mais *maintenant* si après tant de vérifications de nos

songes, nous fermions le bec à notre gros sens commun toujours pris de court? Car si nos généraux avaient mieux rêvé aux idées sur les gaz et les microbes de guerre de Robida, aux idées sur les tanks et les avions de combat et la bombe A de Wells, n'en seraient-ils pas restés un peu moins quinauds aux jours de gloire?

Il est incontestable que les meilleures anticipations ne viennent pas des savants et des techniciens, mais de romanciers plus ou moins bien informés. Notons donc que la prophétie synthétique exige, non pas l'imagination poétique seule ou la seule logique, mais « l'homme total » de Lefebvre. D'autre part, nous n'avons ici ni la place ni le dessein d'étudier le contenu idéologique des science-fictions : il y faudrait tout un article. Lyautéy disait : « Les peuples qui marchent ne font que du Jules Verne. » Et si les exemples qui suivent sont prix aux Etats-Unis plus qu'en U.R.S.S. — deux pays où triomphe la S.F. — c'est l'affaire de plus ou moins grande information. De toute façon, mise à part l'incontestable suprématie scientifique des deux colosses, l'on fait toutes réserves sur le sens politique de leurs utilisations diverses de la *virtualisation*. Seule nous intéresse la nature même du processus.

Passons maintenant du gros plan de l'imagination-machine à prédire au panoramique de ses relations avec le milieu scientifique. En général, savants et techniciens d'une part, et de l'autre auteurs de S.F., exercent les uns sur les autres une attraction tellement forte, qu'ils se trouvent souvent réunis dans la même personne. C'est le cas entre autres du grand mathématicien E. T. Bell, du généticien Müller, prix Nobel, du célèbre Oppenheimer de la bombe A, du cybernéticien Wiener, de Northrup, inventeur du four à induction et de la trempe de l'acier à l'acide nitrique, du Dr. Pierce, technicien en chef de la puissante American Bell Telephone. En Angleterre, citons les astronomes Eddington et Hoyle, le philosophe Bertrand Russell, prix Nobel, le neuropsychologue Grey Walter, le biologiste marxiste J. B. Haldane et le biologiste non marxiste J. Huxley. En France, l'auteur Carsac n'est autre qu'un paléontologue renommé — mais notre liste s'arrête là.

En U.R.S.S., Efremov est directeur du laboratoire de paléontologie de l'Académie des Sciences ; Nemzov, ingénieur-

radio et inventeur ; Tzaparine, journaliste scientifique ; le Polonais Lem a fait ses études de médecine. Alexis Tolstoï était membre de l'Académie des Sciences, Obroutchev, géologue de réputation internationale. Le grand précurseur de l'astronautique, Tsiolkowsky, exposa ses idées dans une anticipation romancée. Et j'en passe.

En contre-partie, les auteurs ont presque toujours une bonne formation scientifique, ou s'efforcent de l'acquérir. Le fameux Campbell, de la revue *Astounding S.F.*, est un physicien formé au M.I.T (*Massachusetts Institute of Technology*), E. E. Smith est docteur en chimie, E. F. Russell technicien de l'acier, Hal Clement géologue, Heinlein officier de marine et ingénieur en plastiques, Chad Oliver, professeur d'anthropologie, Arthur Porges, professeur de mathématiques, Poul Anderson physicien, Asimov docteur en chimie, R. F. Jones, technicien radio comme Clarke, qui n'ignore rien non plus du radar et de l'astronautique non fictive. Ici, un prix Nobel ne pourrait se permettre d'écrire une savanture. Nous n'osons plus exhiber les bacchantes et les barbiches du Français de film américain. Nous les portons en dedans.

La jonction entre Science et S.F. est donc parfaite, aux U.S.A., et les plus gros marchés des revues du genre sont les centres atomiques. Parmi les amateurs célèbres, relevons les noms de Steinmetz, le « sorcier » de la General Electric, Lee de Forest, l'inventeur de la lampe audion dont est issue toute la radio moderne ; Alvarez, *venu à la science par la lecture des revues de S.F.*, « héritier d'Einstein » et l'un des pères de la bombe H ; et celui qui imposa celle-ci malgré Oppenheimer, Teller ; Zwicky, le grand astronome du Mont Palomar, et son collègue Hale ; Innfeld, le collaborateur d'Einstein ; le Dr. Kellian, président du MIT. Nous avons ici Bergier, ingénieur-chimiste et membre de l'Académie des Sciences de New-York ; C. N. Martin, l'atomiste élève de Broglie ; le mathématicien et essayiste Le Lionnais — et quelques autres trop prudents pour qu'on les nomme. En U.R.S.S., l'illustre Mendéléiev qualifiait de « génie scientifique » Verne, qu'il lisait et relisait.

Ces accointances tiennent au premier chef à ce que la science est par essence puissance de prévision. Puis beaucoup de vocations scientifiques sont dues à

la lecture des prédictions. Celles-ci n'en restent pas là. Leur *outréscience* inspire un nombre considérable d'inventions et de découvertes. Bien entendu, il n'est pas si fréquent que l'intéressé s'en vante. Rare est le cas du docteur Gardner, qui avoua que deux nouvelles de S.F. lui avait suggéré, en 1929, toutes ses recherches sur les vertus gérontologiques de la gelée royale des abeilles. Sait-on qu'il arrive même à des inventions de porter le nom dont les avait affublées leur pronostiqueur extra-lucide ? C'est le cas du *waldo*, le bras à main artificielle pour manipulations nucléaires — prévu et ainsi baptisé par Heinlein dès 1940.

En conséquence, la S.F., table de Mendéléiev des possibilités, a été incorporée à l'enseignement technique américain. Président du M.I.T. — la plus célèbre boîte à ingénieurs du monde — le Dr Kellian y a créé vers 1952 un cours de *Creative Engineering* (Créativité technique). L'on y met au net, par exemple, toutes sortes d'appareils à l'usage des très virtuels habitants de la planète Arcturus IV. Et la nécessité de reviser totalement la base même des calculs — Arcturus et ses *Méthaniens* différant étrangement de la Terre et des hommes — nettoie les cerveaux de tout encrassement de routine, leur donne l'habitude de la prompt adaptation à l'inédit. Cette sorte de gymnastique mentale a donné de si bons résultats, que la plupart des Universités ont maintenant leur bibliothèque de S.F., et que celle de Harvard est même en train de se faire choisir les meilleurs textes français par notre Carsac.

C'est qu'au vrai les scientifiques militants se rendent assez vite compte de l'identité de l'acte créateur chez eux et chez les artistes. Bien des gens en doutent après avoir lu, sinon médité, l'admirable *Formation de l'esprit scientifique* de Bachelard. Ils y prennent l'ascèse surrationnelle prônée pour une technique de la recherche. Or c'est une quasi mystique de l'adéquation du schème de la pensée connaissante à la structure de la connaissance *acquise*. En pratique, une telle obsession de l'asepsie méthodologique transformerait le chercheur en stérile M. Teste. Comme disait Henri Poincaré aux logisticiens à la Marcel Boll de son temps, qui parlaient de donner des « ailes » à la science mais n'inventaient rien du tout : « Comment, voilà dix ans que vous avez des ailes et vous n'avez pas encore volé ? ». Jamais trop de scrup

pules pour gérer l'acquit de la science — toujours trop pour le constituer...

Sur ce point, les aveux des savants ont souvent « scandalisé la curiosité » (A. Metz). La moindre statistique montre que les trois quarts au moins des découvertes et inventions procèdent des associations d'idées ou d'images constituant l'intuition (Destouches, Gonseth), de raccourcis épistémologiques passant par l'affectivité, l'esthétique ou le hasard (Stuart Mill, Duheim, M. Moll et les méthodes heuristiques dans sa récente *Création Scientifique*). Sous cet angle, la savoureuse nomenclature qu'a dressée Bachelard des images poétiques acquiert un sens de plus. Celui d'un recensement des milliers d'éclairs d'*irraison* qui illuminent le cheminement réel de la pensée novatrice. Lorsque Bachelard instruit le procès de l'esprit sensuel, analogique et « participationniste » des alchimistes, il ne saurait évidemment tenir compte que de leur débit d'erreurs et d'impairs. Mais à leur crédit éclipsé figurent nombre de trouvailles et de prévisions justes. Ajoutez-y la somme des succès *actuels* de science et de technique qui ont très peu à voir avec le petit pas à pas de la froide logique... A côté de la pavane circonspecte de celle-ci à travers les structures fines de la théorie apurée, l'on perçoit la progression par bonds et plongeons des esprits véritablement créateurs.

Avec sa lucidité sans défaut, Bachelard indique du reste une synthèse possible en une paralogique consciente et organisée. Le chercheur à bout de raison y *ponte* délibérément sur l'hypothèse la plus folle, la moins rassise, en vertu d'une sorte de réversibilité de la logique. Vers ce pari convergent le « dualisme antagoniste » de Lupasco — et l'insistance de Mao Tsé Toung sur « l'aspect principal de la contradiction principale », dans l'action comme en science. Au lieu d'une Logique formellement perplexe, ces temps derniers, devant le réel abusif de la microphysique, on demande une maïeutique, une obstétrique de l'Invention. Ecoutez Zwicky expliquer à Bergier la méthode qui lui fit découvrir les supernovae : 1°) se fier à certaine morphologie du phénomène (*gestalt* curieusement esthétisante) — 2°) foncer du côté de la *zone d'impossibilité* !

Après avoir constaté la parenté profonde entre les éclairs d'intuition de la science et les éblouissements machinés de la fiction, nous allons voir le *Big Business yankee* tirer les marrons de

ces feux-là aussi. D'abord par l'application sur la grande échelle de la fameuse « recherche opérationnelle » britannique. Qui ne se borne pas, comme on le présume, à traiter par la méthode scientifique les entreprises et opérations de toutes sortes. Les techniciens de la partie devraient y suffire. Mais c'est quand ils « calent » qu'on recourt à l'opérationnelle. Elle soumet le problème à des esprits aussi scientifiques que ceux des techniciens embourbés — mais formés à des disciplines *différentes*. Ce renouvellement d'optique mentale suscite à tout coup des solutions neuves. C'est l'atomiste Blackett, prix Nobel, qui trouve la meilleure tactique navale contre le blocus de l'Angleterre par les sous-marins nazis. C'est le biologiste Zuckermann qui organise un tel bombardement de l'île « imprenable » de Pantellaria, qu'elle capitule le lendemain. Le cristallographe Bernal précalcule Coventry. On s'explique dès lors les succès de la recherche pré-opérationnelle des auteurs de S. F. C'est leur non-spécialisation qui les rend aptes à ces illuminations, où les compétences ne distinguent qu'hallucinations.

Les grandes firmes encouragent donc leurs salariés de science à absorber de la préfiction à titre de maxiton immatériel. Mais la plus littérale application de la pensée anticipatrice, en affaires, c'est l'emploi généralisé des *forecasters* (« prédicteurs »), ingénieurs spécialisés dans le calcul des éventualités techniques. *Science et Avenir* les divise en « ingénieurs du futur », prévoyant 10 à 30 ans d'avance, et « ingénieurs de l'an 2000 » braqués sur cette date. La Bell Telephone, par exemple, dispose de 200 *virtualisateurs* nullement romanciers.

Il est une manifestation réjouissante de l'esprit de polyvalence logique que Sternberg qualifierait de « démentielle », et qui est le contraire. C'est le *brainstorming* (tempête sous le crâne) que vient d'introduire en France le « Centre français de prospection des idées ». On réunit autour d'un problème un groupe respectable de gens intéressés, et on les invite à émettre durant quelque temps leurs avis à toute vitesse, sans jamais réfléchir ni hésiter devant les lapsus, coq-à-l'âne et astuces. Le tri de ce tout-venant procure *toujours* d'agréables surprises. Les gens ont de 63 à 95 % plus d'idées qu'en cogitant seuls, dont 20 à 25 % excellentes. C'est l'originalité à la portée de tous : automatique. La réussite est telle qu'Osborn, promoteur

de l'idée, est maintenant professeur de « créativité » — au MIT bien entendu. Sa méthode, enseignée dans les universités, est de commune pratique dans les affaires (Standard Oil de New Jersey, General Electric de Milwaukee). Ce n'est plus la logique *a contrario* de la dialectique, mais l'effeuillage d'une marguerite remplacée par la rose des vents du possible. La réponse virtuelle est cherchée dans tous les azimuts, après quoi la plus adéquate au réel s'impose. De même que parmi toutes les vaticinations fictives, le réel opère son choix motivé. La S.F. entrevoit déjà une raison motorisée de ce type. Dans son admirable *Further Outlook*, le neuropsychologue Walter imagine un *hunch generator* (générateur de « bonnes idées », d'inspirations), cerveau mécanique sélecteur de possibilités.

Simple comité de vigilance des grands trusts, l'Etat américain applique tout autant qu'eux les techniques de la virtualisation. Son Office des Brevets, le plus coté du monde avec l'allemand (vu la difficulté d'obtention des brevets), possède la plus complète collection classifiée de revues de S.F. A leurs préfigurations se voient confrontées maintes inventions dont la nouveauté, ensuite, est niable. Et cela ne date pas d'hier : dès 1883, le Patent Office refusait de breveter le périscope, parce qu'il préexistait dans *Vingt mille lieues sous les mers*. On ne s'étonnera donc pas que, depuis les spoutniks, un bureau de la grande revue technique *Missiles and Rockets* passe au crible, sous la direction du Dr. Bergaust, la S.F. soviétique depuis 1928. Par un effet contraire, il est arrivé à la Marine d'interdire la parution dans *Esquire* d'une nouvelle prédictive de Leinster. Tel Cartmill détaillant la bombe A dans une nouvelle de 1944, Leinster décrivait sans le savoir un engin en pleine mise au point. L'on saisit pourquoi c'est le Dr. Kellian, du MIT, grand expert en S.F., donc esprit large ouvert, que le spoutnik a promu « Dictateur à la Science » des Etats-Unis.

Dès 1947, Eisenhower créait un « Bureau de la Super-Guerre éclair » où les trois meilleurs sortants de l'Ecole de guerre servent de « prédicteurs » pour la prochaine Dernière. Surnommés par l'Ike *Bureau Buck Rogers*, du nom d'un surhomme de comics S.F., ils n'étudient que les armes et les tactiques à venir.

L'U.R.S.S., qui n'a jamais fait fi des « voyages au bout de la science », s'y est

mise dernièrement avec une ampleur de vues et une puissance d'organisation et de propagande caractéristique Lénine n'a-t-il pas dit : « La prophétie miraculeuse est un conte. Mais la prophétie scientifique est un fait » ?

L'énorme production russe de S. F., d'Etat pour les deux tiers, comprend des livres et des périodiques visant surtout à déclencher chez les jeunes la curiosité et la vocation scientifiques. Mais depuis le « Dégel », on importe aussi toute la S. F. américaine. Et la virtualisation fonctionne là comme ailleurs. L'étude scientifique du Grand Nord par la station-banquise n° 1, qui flotta de 1937 à 1938, fut inspirée au « Commissaire des Glaces » Otto Schmidt par *Le Rêve d'un aviateur*, science-fiction du pilote Vodopianov. Le 6<sup>e</sup> plan quinquennal s'est popularisé au moyen d'une brochure traitant sur le mode S.F. de l'an 1960. Dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, Tchernichevsky, en prison, traçait le tableau d'une Russie utopique dans son roman *Que faire ?* Et l'U.R.S.S. n'est-elle pas la première utopie réalisée, parce que réaliste ? Mais les communistes français préfèrent le fantastique (*Europe*, juillet 1957).

Naturellement, les deux blocs tentent de se servir de la science-fiction comme arme de propagande. Or le ton de fausse bonne foi scientifique de mise dans le genre se prête mal à la vitupération *directe*. Ou il faut un Orwell. Les Etats-Unis crurent trouver un biais par la publication du fameux numéro spécial de *Collier's* d'octobre 1951. Mais cette description détaillée (par des spécialistes) d'un conflit atomique Est-Ouest où l'Europe était négligemment écrabouillée provoqua, de ce côté-ci de la mare aux harengs, les récriminations les plus aigres. Les Soviets les coiffèrent d'un numéro-risposte des *Temps Nouveaux* où, évidemment, la guerre était évitée par l'entente des Cinq Grands, mère d'une Ere de Paix, de Prospérité et de Fraternité. L'arme S.F. de l'oncle Sam s'était montrée la digne grand-mère de « Pamplemousse I ».

Il faut enfin noter deux tentatives récentes de survol de la virtualisation, qui ne sauraient négliger la fiction scientifique. Aux U. S. A., lancement d'une *Review of Speculative Sciences* (Revue des Sciences Conjecturales) où l'on retrouve Kellian, Wiener et... Campbell d'*Astounding S.F.* A Paris, fondation d'un « Centre International de *Prospective* », où l'avenir retiendra l'at-



tention d'une douzaine de « noms » de l'Université et des Affaires, de Gaston Berger à Louis Armand, Georges Villiers et M. de Vogüë...

De notre confrontation de la science-fiction avec la science et l'action, il résulte que ce genre est en soi un phénomène esthétique-logique d'une importance méconnue, mais cruciale. C'est en outre le symptôme littéraire le plus voyant d'une évolution générale de la praxis humaine vers une « conquête méthodique » de tout le possible. Vers une actualisation du futur et même du passé (cf. sa ressuscitation graduelle par les méthodes archéologiques ultramodernes et les obsédantes reconstitutions du film). De plus en plus, somme toute, l'actuel intègre et digère le virtuel. Cela; et c'est l'essentiel, par une greffe des modes intuitifs propres à l'art sur les méthodes discursives de la science. En cette intégration réside l'unique solution à notre crise de civilisation comme de culture. Car la culture entière — la démonstration peut s'en faire — va se virtualisant dans la vaste mutation psychologique de l'espèce.

L'essor des satellites ne marque-t-il le jour prophétisé en 1920 par le génial Wells, jour «...où des êtres, maintenant latents dans nos pensées et cachés dans nos reins, se dresseront sur cette terre comme sur un tabouret, et éclateront de rire en tendant leur main au milieu des étoiles » ?

BLAISE BARGIAC.

## LES BORNES DU POSSIBLE RECULENT

« Etudes de quelques trajectoires dynamiques pour fusée pilotée se dirigeant vers la Lune » — « Exploration de la planète Jupiter par un satellite flottant dans son atmosphère de gaz denses » — « Recherches expérimentales sur l'inversion du Temps » — « Peut-on distinguer les novae naturelles des novae provoquées par une action intelligente ? » — « Application de la mécanique des quanta à d'autres univers » — « Etude sur les entités fantômes : gravitation sans masse, magnétisme sans pôles, champs magnétiques sans masse électrisée » — « Une théorie de l'espace à 6 dimensions avec application à l'étude d'un projectile antigravitationnel »...

Voici quelques titres d'articles publiés

durant le mois de février 1958 par des savants « sérieux ». La plupart des titres correspondant à des marchés de recherche en cours : des milliards de francs français sont engagés pour vérifier les idées susdites. On a pu se demander, dans ces conditions, s'il y a encore de la place pour la science-fiction. La réponse est certainement affirmative, mais elle fait état de deux genres assez différents de S. F.

Le premier est celui qui opère à l'intérieur de la marge du possible. On peut écrire des S.F. où toutes les données scientifiques soient rigoureusement exactes. La partie fiction porte alors sur l'aspect social et humain. Tel est le cas, par exemple, du roman de Frank Herbert, *The dragon in the sea*. Le sujet est bien simple : quatre hommes en mission dans un sous-marin à propulsion atomique. Parmi eux, un agent ennemi. Les réalités scientifiques de base — la pression élevée au fond des océans, les dangers des radiations du moteur atomique, le fait que les ondes de T.S.F. ne se propagent pas dans l'eau, et que par conséquent le sous-marin, une fois hors de portée des communications par ultrasons avec sa base, se trouve totalement isolé — détermine le comportement des personnages. Et à l'intérieur de ce cadre rigoureusement posé, se joue un drame aussi passionnant que *Le salaire de la peur*. Aux profondeurs océanes, à la pression dans la troisième dimension, répondent des pressions dans les profondeurs psychologiques des personnages, modifiant leurs attitudes sans qu'ils s'en rendent compte. Les œuvres de ce type sont assez nombreuses dans la S.F. actuelle. Elles dominent les productions allemande et soviétique. Les critiques ne se sont pas aperçus, généralement parlant, que le fameux roman de Doudintsev, *L'homme ne vit pas que de pain*, est une S.F. de ce genre. Mais il existe des œuvres russes où le conflit est psychologiquement plus vraisemblable, et qui sont mieux écrites. Tel est le cas de *Magnétron*, de G. Babat et A. Garf, ou encore de *Le temps qu'il fait sous la terre*, de Georgyi Gourevitch...

Le second type de S. F. moderne, celui que je trouve personnellement le plus passionnant, va au delà des frontières du possible. Car si ces frontières ont effectivement reculé, elles ne l'ont pas fait au delà des limites de l'imagination humaine. La science a certes

découvert depuis dix ans des faits surprenants et nouveaux, mais ces découvertes viennent à leur tour enflammer l'imagination.

Ainsi, nous sommes à peu près sûrs maintenant que les rayons cosmiques sont des groupes de particules ayant sensiblement la même composition chimique moyenne que l'univers. Autrement dit, ils sont composés de noyaux d'hydrogène, de lithium, de fer, de bore, etc. accélérés presque à la vitesse de la lumière. Tout se passe comme si une portion du gaz universel qui emplit l'Espace s'était vu imprimer une vitesse fantastique. Plusieurs savants, dont le regretté Enrico Fermi, ont imaginé des mécanismes pour l'explication de ce phénomène. Mais on peut concevoir bien des théories sur ce point. On peut penser que les rayons cosmiques sont un sillage — le sillage d'astronefs dont l'Espace est rempli... Tel est le sujet de la nouvelle de John W. Campbell, *The Realists*. Mais si les astronefs peuplent le Vide, pourquoi ne sommes-nous pas visités? Murray Leinster répond : parce que les astronefs ne peuvent s'arrêter tout seuls — il leur faut un frein émettant un champ de force absorbant l'énergie cinétique de l'appareil. C'est le sujet des deux dernières œuvres de Leinster : *Colonial Survey* et *Medical Service*.

Ainsi la S.F. s'arrange-t-elle pour opérer constamment au delà des bornes du possible. La science découvre-t-elle que les molécules organiques complexes des êtres vivants sont constituées, non seulement de matière et d'énergie, mais d'information, qu'elles sont bâties autour d'un code complexe. Aussitôt John Brunner, dans *Threshold of Eternity*, imagine des êtres intelligents sans système nerveux, mais chez qui les transferts d'information s'effectuent par des molécules codées lâchées dans le sang.

L'académicien russe F. A. Engelhardt a à peine eu le temps d'annoncer ses recherches sur une machine permettant de ne dormir que deux heures par nuit, par neutralisation des toxines à l'aide d'un champ diathermique, que John Balland explore les possibilités sociales et psychologiques de l'invention dans *Manhole*. A peine la conférence de Rochester sur les particules étranges a-t-elle publié ses comptes rendus, que William Morrisson en exploite les conclusions dans *A feast of demons*. A peine a-t-on lancé en U.R.S.S. la fabrication industrielle des circuits imprimés

rendant possibles des appareils électroniques ultra-plats que Gourevitch se met à publier en feuilleton *Les aventures d'une machine* : une machine extra-plate qui ne risque pas d'être écrasée par la pression, puisque celle-ci s'égalise des deux côtés, descend à 10.000 m de fond dans le Pacifique. Un mois à peine après la publication en U.R.S.S. des résultats de la dernière conférence de Paris sur les neutrinos, Youri Savtchenko publie déjà les bonnes feuilles de son roman *Les étoiles noires*, basé sur le neutrino.

Il arrive bien souvent que la S.F. précède la science. E. E. Smith explore toutes les conséquences d'une collision entre deux galaxies dans *Grey Lensman* en 1940 — en 1956, les radio-télescopes lui donnent raison. Isaac Asimov explique les novae par des flux de deuterium dans l'Espace au cours de son *The currents of Space* en 1946. En 1956, les radio-télescopes détectent les ondes de 35 cm émises par ces flux.

Il existe d'ailleurs une région frontière où les idées s'échangent librement entre savants et auteurs de S.F... C'est le terrain d'exploration de revues comme *Science News* et *Scientific Monthly* aux U.S.A., *The New Scientist* en Angleterre, et en U.R.S.S. les trois magazines parallèles *Progrès des sciences physiques*, *Progrès des sciences chimiques* et *Progrès des sciences biologiques*. Dans les articles et la section correspondante de ces périodiques, savants, écrivains scientifiques et auteurs de S.F. s'entretiennent librement. La lecture de ces revues indique les thèmes qui passionnent actuellement savants et romanciers.

Au premier rang de ces thèmes figure celui des Grands Galactiques, des Juges, qui viendront de l'Espace nous obliger à rendre compte de Bergen-Belsen et d'Hiroshima. Dans le numéro de Noël de 1957 du *New Scientist*, on tombe sur un texte de Lord Halsbury, directeur de la Recherche scientifique appliquée d'Angleterre, intitulé « Space Parable ». On y voit les Grands Galactiques nous refouler sur terre et nous barrer la route de l'Espace. Car, écrit Lord Halsbury, « nul homme n'est une île, et nous sommes responsables de la torture de nos frères ». A Halsbury répond comme un écho la voix de l'astronome Otto Struve, du Mont Palomar, pour qui certaines novae résultent d'une action intelligente, et qui craint que les Grands Juges ne nous fassent tous disparaître un jour dans la flamme brève d'une supernova.

Un autre thème à la mode est celui des Voix de l'Univers. Parmi tous les signaux qui nous viennent de l'espace, n'y en a-t-il pas de modulés par une intelligence ? Il y en a, riposte Frank Greeley dans *Shortwave*, mais ils sont adressés aux fourmis.

Autre thème pour le moment au delà du possible : l'Espace-Temps. Si les relativistes ont raison, et que nous vivons dans un univers à quatre dimensions, il *doit* y avoir des conséquences choquantes pour le sens commun. James Blish imagine, dans *Beep*, un téléviseur interstellaire instantané dont le bruit de fond contient tous les messages qui ont jamais été et seront jamais émis. L'humanité, acculée à une coexistence pacifique avec son propre avenir, ne s'en porte pas plus mal. Les auteurs de S.F. s'efforcent de plus en plus de *penser* en termes d'espace-temps. A leurs efforts correspondent ceux de savants tels que Milne, Costa de Beauregard et le Révérend Père Dubarle. Mais l'homme est-il capable de penser en quatre dimensions ? Cet effort n'est-il pas réservé à l'Homme après l'Homme — à la prochaine mutation ? Et cet homme après l'homme n'est-il pas déjà parmi nous ? Des auteurs de S. F. l'ont dit et répété mais aucun d'eux, pas même le Van Vogt de *Slan*, pas même Sturgeon avec ses *Plus qu'Humains*, n'ose imaginer un personnage aussi invraisemblable que Roger Boscovich.

Né en 1711 et mort en 1787, ce Serbe avait découvert la relativité, la mécanique ondulatoire et l'atome quantique. C'est maintenant seulement que nous, hommes ordinaires, pouvons comprendre et admirer sa *Théorie de la philosophie naturelle* (1758). Le docteur Alan Lindsay Mackay, décrivant l'œuvre de Boscovich dans le *New Scientist* du 6 mars 1958, estime qu'il s'agit d'un esprit du xx<sup>e</sup> siècle forcé de vivre et de travailler au xviii<sup>e</sup>. Mutant ? Voyageur du Temps ? Extraterrestre camouflé derrière ce Serbe au patronyme malaisément articulable ?

Est-ce à dire qu'au royaume de la S.F. tout aille pour le mieux dans le meilleur des mondes impossibles ? Je ne le pense pas. J'aurais voulu voir explorer les nouvelles frontières de l'Esprit aussi bien que des sciences de la matière. Je me souhaite des S.F. basées sur le renouvellement de l'alchimie, sur la synchronicité de Jung, sur les découvertes récentes sur les zones « silencieuses » mobiles du cerveau... Cela viendra sûre-

ment. Des œuvres comme le dernier ouvrage du Dr Holmyard sur l'alchimie offre une riche mine aux romanciers du futur.

JACQUES BERGIER.

Membre de l'Académie des Sciences de New-York, membre fondateur de l'Association des Ecrivains scientifiques — (Cinquante Années de découvertes. — Les Mystères de la Vie, — adaptation des Constructeurs d'Univers de Hartmann, etc.).

## LE SENS MORAL ET L'AVENIR SCIENTIFIQUE (1)

Les mobiles qui ont animé l'homme, dans sa course vers une des formes possibles du progrès, ne sont pas encore déterminés.

Il est certain que l'humanité, sous sa forme actuelle, est un immense mélange bouillonnant, dont le creuset est le globe terrestre, soumis à un feu interne qui prépare les mutations de l'avenir.

Ce qui a pu émerger des siècles passés est loin d'être toujours beau, très loin de pouvoir être qualifié de grandiose. Et cependant, la lente ascension vers une intelligence plus nette des faits ressemble beaucoup à une grande épopée. Epopée que nous vivons, qui se déroule présentement, en plein développement, à laquelle chacun de nous ajoute, inconsciemment, une faible dose d'énergie et de pensée. Le monde est fait des milliards d'impulsions créées par nos ascendants ; celui de nos descendants sera fait de nos propres vies.

Vers quelles destinées dévalons-nous irrésistiblement ? Nous n'en savons strictement rien. Mais une lueur nous guide un peu : le fait de savoir que c'est justement la capacité de *penser l'avenir* qui a été un des motifs de la grandeur humaine.

Toute réalisation technique est une victoire sur les ténèbres de l'avenir. Et ceci dure depuis l'orée des temps humains. Quand les très lointains hommes des dizaines de millénaires passés innovaient, en une réalisation pratique, c'était pour se préserver des dangers (à venir) ou bien pour assurer les subsistances (des jours futurs). Les nombreuses découvertes pratiques faites par les hominiens l'ont été avec le sens de prévision toujours en tête.

Il est à remarquer que les quelques

(1) Extrait du livre *Les vingt sens de l'homme devant l'inconnu*, à paraître chez Gallimard, 1958.

colonies d'animaux qui nous paraissent évoluées, on dirait presque civilisées, sont précisément celles qui nous semblent *prévoir*. Les insectes — termites, fourmis, abeilles — travaillent pour assurer leur descendance et leur fournir d'avance les éléments indispensables à leur survie. Toute la forme, très compliquée, de leurs industries faites en société, tendent vers une prévision de fait : celle de la répétition dans l'avenir du cycle qu'elles vivent à l'instant présent. Un autre exemple très étrange est celui des castors, qui pratiquent l'art d'ingénieurs hydrauliques, et dont les grands édifices sont réalisés en vue d'une facilité de vie « à venir ».

C'est donc la prise de conscience du temps qui entre pour une grande part dans l'évolution volontaire. Cette prise de conscience du sens temps est étroitement liée à celle du sens moral, car la prévision implique une organisation commune tendue vers un but commun, et ce sont les rapports réciproques entre individus qui entrent alors en jeu. Or, la morale est un code qui régit l'ensemble des conventions tacites qu'il faut observer pour préserver le meilleur accomplissement des œuvres communes.

Considérée de ce point de vue, la civilisation prend une signification élargie, compte tenu d'une modification profonde dans nos sentiments ; modification entraînée par l'apparition de valeurs nouvelles, au fur et à mesure de la montée vers des formes de vie de plus en plus libérales.

Prévision et morale sont les deux phases qui guident la civilisation sur sa route difficile. Que l'un ou l'autre vienne à s'éteindre, et le désastre guette. Or ce qui propulse l'ensemble, c'est le Savoir. Dans ces conditions, il faut admettre comme uniquement valable une science réellement appuyée sur la prévision et la morale. Toute autre forme de science est nuisible, hors des besoins actuels d'une humanité encore excessivement fragile.

Examinons d'un peu plus près ce dualisme « prévision-morale ». Jusqu'à présent le progrès technique, les découvertes fondamentales et les nouvelles méthodes de pensée ont convergé vers un ensemble fructueux que nous pouvons appeler Science. Cette science nous a fourni un savoir considérable, une interprétation du cosmos définitive dans ses lignes principales (mais nullement dans sa totalité, ni dans une foule de détails)

surtout un pouvoir grandissant sur nous-mêmes d'abord, sur la nature aussi.

Or, le pouvoir que l'homme acquiert sur son habitat doit tendre à servir de cadre à une évolution généralisée, encore plus riche que précédemment. Cette évolution ne peut être guidée que par le sens moral collectif qui, seul, pourra mener la civilisation vers la réussite.

Nous en sommes donc à un point crucial de notre histoire. Si dès à présent nous ne savons pas examiner de très près les conséquences de nos agissements techniques et sociaux, si nous ne savons pas réglementer les réalisations faites à grande échelle, nous courrons au devant des pires maladresses, aux conséquences le plus souvent dramatiques.

L'homme de science conscient et lucide sourit maintenant avec amertume au souvenir de cette conception simpliste de la « science pour la science », du « savoir pur » et du « savant dans sa tour d'ivoire ». Le problème atomique a brisé en mille morceaux le bel édifice en bois d'allumettes que certains scientifiques du siècle dernier s'étaient édifié pour leur propre gloire. Il n'est plus possible de dissocier savoir et conscience, il ne faut à aucun prix perdre le contact entre le progrès et les conséquences de ce progrès.

Donnons quelques exemples rapides des perspectives qui se dessinent devant l'imprévoyance et l'aveuglement. Nous avons d'abord la très lente altération de l'atmosphère terrestre, par accumulation du gaz carbonique que dégagent les innombrables combustions industrielles et citadines. Le taux a augmenté constamment depuis 1900, où les premières mesures ont été faites. La marge permise par la théorie se rapproche ; au delà, il faudra prévoir des dérèglements climatiques par l'absorption d'une faible fraction du rayonnement solaire. Or nous sommes dans le domaine où les très faibles variations peuvent entraîner des déséquilibres notables ; les conditions naturelles ne nous paraissant stables que par un effet de courte vue spatiale et temporelle.

Un autre sujet d'études attentives, c'est la multiplication des substances toxiques et cancérogènes dans l'alimentation et l'air respiré. Les essences incomplètement brûlées, les goudrons, les colorants, les composés au bore qui vont servir à la propulsion de réacteurs puissants et des fusées auront leurs fonctions chimiques dans la biosphère, ils ne res-

teront pas inertes. Le métabolisme des plantes, des algues, des microorganismes, des animaux marins, des animaux terrestres, dépendent étroitement de ce qui est dans l'air et dans le sol.

Bien entendu, ceci s'applique de très près à la pollution radioactive de l'atmosphère par les explosions atomiques et thermo-nucléaires, l'industrie atomique à grande échelle, l'entreposition des déchets radioactifs. Lentement, mais inexorablement, l'homme est en train de modifier la composition du milieu naturel en y introduisant des molécules complexes et des radio-isotopes jusqu'ici complètement absents, vis-à-vis desquels les réactions organiques sont inconnues ou maléfiques.

Quand on passe aux considérations écologiques, on retrouve d'autres soucis, au moins aussi grands. L'action de l'homme sur son milieu est une manière de désastre planétaire. Des livres entiers sont nécessaires pour tout énumérer, tout expliquer. La disparition d'espèces vivantes, la progression continue des déserts, le défrichement, l'appauvrissement des sols, prennent une ampleur incroyable. Les solutions chimiques données par endroit : engrais, insecticides, antibiotiques, ne sont que de pauvres agissements, la plupart du temps inconsidérés.

Le gaspillage des ressources naturelles est sans cesse dénoncé ; il croit néanmoins à une allure folle. On coupe actuellement beaucoup plus de bois sur le globe qu'il n'en pousse. Les réserves naturelles de bois ne dépassent pas cinquante ans au grand maximum ; et le fait, attendu, d'arriver enfin à synthétiser la cellulose n'écartera que partiellement le danger de voir disparaître la principale source d'oxygénation de l'air, qui est aussi l'unique source de vie sur le globe : le règne végétal. On doit pouvoir établir une relation « végétal-animal », qui montre que le second nécessite une quantité minimum du premier avec une certaine latitude de variation possible ; le rapport naturel n'est certainement plus observé maintenant.

Les « plans » à grande échelle de modifications de sites terrestres sont grandioses et exaltants. Ils ne laissent toutefois pas de susciter un peu d'inquiétude, quand on les compare aux modifications en chaîne qu'ils impliquent certainement. Ces plans comportent en particulier les changements de climats, du régime des pluies et vents, créations de

mers intérieures, fonte des glaces polaires, etc... Les bienfaits attendus de ces aménagements ne peuvent être que locaux, à l'échelle d'un pays, mais les modifications profondes et imprévues sur les éléments prennent l'échelle continentale. Il y a une nouvelle science à créer, qui étudie de très près ces projets, avec des méthodes nouvelles et objectives.

Enfin la conquête des mondes extra-terrestres devra s'accompagner de précautions inouïes. Car l'introduction de microorganismes fondamentalement différents de tout ce que nous connaissons sur terre n'est pas un risque imaginaire. L'homme rencontrera dans les planètes tout ce qui ne ressemblera en rien à nos agents de vie et de mort, vis-à-vis desquels les organismes se sont lentement adaptés par acquisition d'une résistance naturelle.

Actuellement, la science progresse à pas de géants et liquide un à un, très rapidement, les pires fléaux qui ont courbé l'humanité depuis les premiers millénaires de son histoire préhistorique. Mais, en s'amplifiant, elle donne aussi des possibilités démesurées d'actions souvent inconsidérées, quelquefois folles. Et la portée de ces moyens devient continentale et même planétaire. Ce qui se fait en un endroit risque de menacer l'équilibre et la santé de la société qui vit aux antipodes.

Il convient donc, de toute urgence, de voir naître une nouvelle conception de la science, beaucoup plus large, beaucoup plus axée sur la prévision et la morale qu'elle ne l'a été jusqu'à présent. C'est une nécessité vitale. Il est à souhaiter que des Universités créent prochainement des « chaires de prévisions scientifiques », dans lesquelles des hommes de science à l'indépendance éprouvée, théoriciens et expérimentateurs, aux vastes connaissances synthétiques, étudieront de très près toutes les conséquences d'une augmentation continue du pouvoir humain sur la nature. Ces hommes feront pour le bien du monde infiniment plus que des générations de chercheurs disséminés, guidés par la seule passion ou la seule curiosité.

Ceci contribuera alors à ouvrir les portes d'une « méta-science » que nous sentons obscurément en nous, dont l'humanité tirera une philosophie et un programme d'action incomparablement plus riche et grandiose que ne le fait entrevoir notre actuelle science, tellement in-

complète et encore bien mal adaptée à l'étude vraiment humanitaire du vertigineux inconnu.

CHARLES-NOËL MARTIN.

*Physicien français, atomiste-théoricien à l'Institut Henri Poincaré. — A écrit plusieurs livres sur les réalisations et les conséquences de la science moderne (traduits en onze langues étrangères).*

## REVER L'AVENIR ET LE CONSTRUIRE

Les romans écrits aujourd'hui sont toujours des romans d'hier. Ils ressemblent toujours à de brillantes coquilles abandonnées sur les plages scintillantes des mots par les vagues des expériences passées. Les romans, du moins les romans classiques, sont des événements pris au piège, stabilisés, cristallisés, tandis que le monde continue sa course. Longtemps, les romanciers ont vécu sur cette idée, peut-être cette illusion, que cela n'avait pas d'importance, qu'une fraction au moins du monde demeurerait perpétuellement semblable à elle-même, et que c'était cette fraction qu'ils avaient atteinte ou qu'ils avaient au moins tenté de décrire. Cette idée est probablement née du fait qu'une large fraction du monde, en effet, du monde humain, individuel et social, du monde matériel, technique et naturel, demeurerait apparemment stable, qu'il existait plus qu'une relation de causalité entre le passé et le futur, qu'il y avait plus de similitudes que de différences entre l'avenir à naître et l'histoire écrite. Il se peut que cette idée ait correspondu à quelque réalité. Il se peut qu'elle ait encore aujourd'hui un sens profond, quoique cela ne semble plus aussi immédiatement évident. Cela expliquerait sa longue survie, en d'autres termes que ceux exprimant une sorte d'hystérésis sociale, dans ce monde moderne qui est tissé de transformations, et au sein duquel les données humaines elles-mêmes apparaissent comme fluides. Mais à certains signes, il semble précisément que cette idée ne soit plus indiscutée, que l'immanence de certains traits du monde humain par exemple se trouve en ce moment mise en question.

L'un de ces signes, que nous voudrions tenter de mettre en évidence ici, nous paraît être l'attitude des écrivains envers

les mondes différents qu'il leur plaît parfois de décrire sous le nom d'utopies.

\* \*

Les utopies écrites ou seulement imaginées il y a des siècles ou celles d'hier ont probablement en commun cet unique fait qu'elles mettent en scène une contradiction de — ou au moins une opposition à — ces traits éternels sur lesquels affectent de reposer les romans classiques (On nous excusera de nous contenter d'une notion purement intuitive de ces romans classiques). Cette contradiction ou cette simple opposition peut s'appliquer aux aspects humains du monde existant ; l'utopiste peut concevoir par exemple des hommes meilleurs ou pires que ne sont les hommes vivants, ou des organisations sociales préférables, ou simplement différentes ; en règle presque générale, un ancien fonds de « bons sentiments » le pousse à décrire une société idéale, mais il ne s'agit là que d'un aspect du problème, que d'une des géométries concevables dans cet univers quasi mathématique qu'est l'utopie. Cette contradiction ou cette simple opposition peut également porter sur les données physiques du monde ; l'utopiste peut orchestrer un monde qui ignore la pesanteur, le temps, qui soit ptoléméen ou relativiste. Jusqu'à une date relativement récente, la presque totalité des utopistes s'inquiétaient surtout de problèmes humains. Il n'en va plus de même aujourd'hui : une bonne partie des utopies modernes est, de par son objet même, matérialiste ; les écrivains de science-fiction, au moins les plus sérieux, se sont mis à jongler avec les problèmes scientifiques comme les utopistes du siècle précédent jonglaient avec les inégalités sociales ; et si nos utopistes modernes retrouvent parfois le sens de l'humain, c'est le plus souvent au travers de données scientifiques et d'univers inventés dont la différence avec le nôtre est purement matérielle.

Mais il y a plus intéressant, pour la question qui nous occupe ; il y a le cadre spatial et temporel dans lequel l'utopiste localise sa fiction, et les relations de ce cadre avec le monde existant, dans l'esprit de l'utopiste et dans ceux de ses lecteurs. Là, des divergences plus nettes s'affirment, qui correspondent à des modifications de la façon de concevoir des univers différents, et sans doute d'imaginer des modifications possibles de notre univers.

\* \*

Jusqu'à une date relativement récente, les utopistes situaient le cadre de leurs expériences mentales en dehors du temps et de l'espace historiques. Peut-être cela résultait-il d'une volonté de grande liberté qui les faisait opposer irréductiblement leurs mondes imaginaires au monde réel. Ce faisant, ils se contentaient du reste d'obéir à certains penchants utopiques de l'ensemble de l'espèce humaine. Il est assez aisé de voir, par exemple, que les notions « d'Age d'or » ou de « Paradis » ont vraisemblablement un contenu utopique, et qu'elles se situent corrélativement dans un espace et dans un temps nécessairement choisis en dehors de notre espace et de notre temps, avant le début de l'histoire humaine par exemple, ou après sa fin cataclysmique, ou encore au delà des frontières absolues de la mort. Il y a toujours quelque brutale rupture entre le monde utopique et le monde dans lequel vit l'utopiste. L'Atlantide de Platon n'est utopique que parce que sa destruction a été totale. Ou encore le monde idéal se trouve rejeté vers la fin des temps, c'est-à-dire à jamais. Cela ne signifie pas que l'utopiste d'antan se résigne à la non-réalisation de ses projets, mais bien plutôt qu'il conçoit son utopie comme un exemple à suivre, encore qu'irréalisable, comme une sorte de limite, comparable à cette droite qu'une courbe d'asymptote frôlera éternellement sans jamais la toucher.

La chose est peut-être encore plus nette lorsque le cadre de l'utopie est différent dans l'espace, plutôt que dans le temps. Nous savons depuis Homère que la distance secrète l'étrangeté, sinon l'inconcevable, comme la nuit secrète la terreur. Il arrive que les océans se muent en abîmes et que naissent en de lointaines îles, sous les plumes fécondes des utopistes, des royaumes fortunés ou bizarres, peuplés de nains ou de géants, eldorado aux rues pavées d'or ou sévères républiques aux mœurs frugales. Une vaste étendue de mer représente au fond pour le navigateur des temps héroïques cette même distance absolue que représentaient un temps immense pour le philosophe des temps antiques. Un peuple de mathématiciens scrute le début et la fin des choses, un peuple de marins analyse les contours brumeux d'un horizon fantastique et fuvant. Ils y découvrent un semblable irréel.

Nos utopistes modernes, au contraire, situent le plus souvent le cadre de leurs possibles matériaux dans notre temps et

dans notre espace, dans notre futur et sur les mondes que nous sommes intérieurement assurés de conquérir. *Le meilleur des mondes* est l'enfant monstrueux de notre civilisation. Et ce n'est pas par hasard que le titre du roman célèbre d'Orwell est une date, 1984, point tellement éloignée dans le temps. Ce sont là deux exemples connus, mais la science-fiction moderne en comporte des milliers d'autres, parfois à peine moins glorieux. Nos mondes imaginaires sont aujourd'hui les prolongements probabilistes de l'univers existant. Et nous ne croyons plus guère aux frontières métaphysiques qui séparent nos utopies de notre avenir. Nous croyons au contraire que tout peut nous arriver. Nous ne nous intéressons, en fait, plus guère qu'à ce qui peut nous arriver. C'est-à-dire le meilleur et le pire et toutes les nuances intermédiaires.

Nous savons que les sociétés bougent. Mieux, nous sommes certains qu'elles varient dans un certain sens. Quoique nous soyons fort capables de nous étripier à propos de la définition de ce sens, nous ne mettons presque jamais en doute cette idée que les sociétés à venir seront différentes des sociétés d'aujourd'hui jusque dans leurs plus petits détails. Et nous nous efforçons de nous accoutumer grâce à l'utopie, à ce sentiment d'un visage renouvelé de l'avenir. Nos utopies sont peut-être en train de devenir pour nos sociétés ce qu'est pour un individu la faculté de prévoir, d'anticiper sur son avenir proche, faculté sans laquelle la vie ne peut guère se concevoir, puisqu'elle est perpétuelle organisation de l'espace dans le temps.

Si l'on veut, nos utopies sont peut-être en train de remplacer tout doucement l'histoire dans notre conception de la civilisation. L'histoire a servi autrefois, au moins en partie, de collections d'exemples à ne pas suivre, parce qu'historiens et hommes politiques estimaient que dans son essence, le présent n'était qu'une répétition du passé, et que les hommes comme les situations se perpétuaient sans grand changement dans le temps. Il n'en va plus de même aujourd'hui ; nous attachons au contraire le plus grand prix au caractère unique. À l'étrangeté des différentes époques et des différentes civilisations. Nous croyons plus, que ce soit dans le domaine de l'histoire, de l'ethnologie ou de l'utopie, à la valeur des différences qu'à celle des similitudes. Les leçons dont nous avons besoin, nous tâchons de les tirer de

l'avenir, de l'utopie, mais cette utopie est historicisée ; elle se déroule dans le temps, en avant de nous, comme une histoire à rêver, à écrire avant de la construire, à rectifier, voire à détourner de son cours logique. C'est que nous croyons plus ou moins confusément à la possibilité d'agir sur le cours de cette histoire.

Nos utopies sont des plans que nous tirons sur l'avenir, et non plus comme autrefois, sur l'absolu.

\*\*

Une telle différence dans la structure des utopies correspond-elle à une semblable différence dans les façons de penser les sociétés ? Il est difficile d'en douter. Il est bien évident que notre société n'est pas la première à se transformer. L'histoire enseigne précisément qu'il n'y a jamais de répétition formelle des faits. Mais une telle conception des choses est déjà une conception moderne. Il est assez vraisemblable que, bien qu'il n'y ait jamais eu de sociétés réellement statiques, il n'existait pas réellement de conscience d'une dynamique de l'histoire avant une époque relativement récente. On peut noter sur d'autres plans une démographie relativement stable, un progrès technique relativement lent, dans le monde, jusqu'à une date relativement récente qui correspond précisément à la modification de la façon de penser l'Histoire et l'Utopie. Les hommes des siècles passés n'avaient peut-être pas conscience des changements intervenus, parce que ces changements intervenaient au rythme des générations. L'on pouvait naître, vivre et mourir sans que le monde se fût radicalement transformé autour de soi. Quant à la malédiction traditionnelle, « les temps ont bien changé », elle est précisément trop traditionnelle pour qu'on puisse lui accorder la valeur de conscience d'une mutation. Elle correspondait sans doute plutôt à une transformation psychologique de l'individu qui la proférait. Les vieillards estiment toujours que les marches des escaliers grandissent avec les années. Mais jusqu'à l'invention de l'escalier mécanique, elles demeurèrent pourtant ce qu'elles étaient.

L'anticipation est un genre moderne. Un homme du dix-septième siècle ne concevait probablement pas un futur très différent du présent. Il est même assez probable qu'il n'avait pas une conscience aiguë du temps historique. Toute la littérature classique, sur laquelle nous

vivons encore aujourd'hui pour une large part, selon les règles de laquelle sont construits les romans classiques, repose sur une négation totale et absolue de ce temps historique. Le siècle suivant parvint à imaginer, en faisant un gros effort, que quelques problèmes politiques et sociaux seraient résolus dans l'avenir, mais il ne réussit pas à concevoir quelque chose de très différent de lui-même, il n'osa pas se condamner à mort pour laisser place à quelque chose de radicalement différent. Et, s'il mourut de la Révolution, ce fut sans comprendre.

\*\*

Mais certaines évolutions s'accéléraient. Bien des transformations techniques, sinon politiques, et enfin sociales s'opérèrent dans l'espace d'une vie humaine. Et les horizons vierges du futur s'ouvrirent enfin devant les yeux émerveillés des hommes. Les hommes acceptèrent d'abord avec colère ou espoir, puis avec résignation ou intérêt, et enfin par habitude, de voir le monde se transformer. L'utopie moderne, le fantastique moderne naquirent de cette idée qu'il était impossible que l'avenir fût un simple décalque ou même un simple prolongement du présent ou du passé. Mieux, les utopies, les anticipations même les plus folles reçurent un début de confirmation. Le lointain paradis métaphysique des utopistes antiques pouvait bien se trouver derrière une simple porte d'années, que l'humanité franchirait triomphalement sur le char de sa liberté conquise.

Car, qu'on ne se y trompe pas, il fallut bien du temps, bien de tragiques erreurs, pour que l'utopie moderne prenne la place qui est maintenant la sienne. Rêver l'avenir avant de le construire peut être merveilleux ou terrible. Il est difficile de ne pas voir dans le national-socialisme la dramatique réalisation d'une délirante utopie.

Mais voici qu'arrivent à la maturité des hommes qui ont toujours vécu dans un univers fluctuant, aussi bien sur le plan scientifique ou technique que sur le plan économique, social, intellectuel, artistique ; des hommes qui n'ont guère la nostalgie d'une stabilité ancienne qu'ils n'ont pas connue ; des hommes enfin, dont la principale richesse est l'avenir. Ne préféreront-ils pas l'utopie à l'histoire ? Ne concevront-ils pas l'histoire comme une série d'exercices utopiques et l'utopie comme une historisation des possibles de l'avenir ? Pourront-



ils seulement concevoir une société qui ne soit pas en marche vers un certain nombre de buts, aussi mal définis soient-ils ? La conquête de l'espace, la sécurité sociale, la libération de l'énergie nucléaire, les voyages dans le temps, l'immortalité, tout ce que l'homme peut espérer réaliser avec l'aide de ses machines, avec l'aide du défi constant qu'il jette à l'univers. Et comment imaginent-ils cet avenir qu'ils appellent de tous leurs vœux, qu'ils s'efforcent de construire ? C'est aux utopies, aux romans de science-fiction de nous le dire, et c'est pourquoi il faut les lire et les étudier, avec le même soin que l'on mettait jadis à lire et à étudier les écrivains antiques.

Ces utopies modernes sont souvent pessimistes et parfois optimistes. On peut voir dans le pessimisme un regret du monde passé, de la stabilité perdue, et dans l'optimisme, une descendance lointaine de la croyance à un paradis maintenant rapproché, tant il est vrai que les feuilles mortes du passé jonchent encore le sol de l'avenir. Mais nous pouvons essayer de voir si l'utopie de demain, en germe dans celle d'aujourd'hui, ne sera pas aussi différente de cette dernière que celle-là l'était de l'utopie classique d'hier.

Or, il semble que presque toutes ces utopies situées dans un avenir proche ou lointain, que presque toutes ces anticipations décrivent des mondes issus du nôtre, mais stabilisés, historiques de par leur origine, mais définitifs. Le Futur entier semble contenu dans ces possibles de l'Avenir. La plupart, au moins, ont pour thème une crise. La crise une fois résolue, tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes. Ou pour le pire. Mais cela est en tout cas destiné à durer.

C'est qu'il n'est pas certain que chacun ait admis le principe d'un monde dynamique, d'une société se transformant au long du temps. La nostalgie de la stabilité et de la sécurité est grande encore. A bien des yeux, notre temps apparaît comme une transition pénible et nécessaire qui sépare deux périodes relativement stables. Le temps du repos viendra enfin, peut-être bientôt. Mais c'est là un repos qui ressemble par trop à la mort. Et ces utopies-là, même si elles portent les couleurs du possible, ressemblent de bien près aux utopies de jadis, métaphysiques dans leurs fins et absolues dans leurs moyens. Il ne suffit pas de considérer un certain avenir comme le résultat logique d'une histoire

encore à écrire. Il est nécessaire de le considérer dans son devenir, tel qu'il est, immense et inépuisable, et de le scruter à la fois avec une grande humilité quant aux possibilités de le décrire, et avec un grand orgueil quant à ses potentialités qui sont les nôtres. Certains utopistes s'y sont déjà essayé, qui, s'éloignant du modèle de Thomas More, se sont efforcés d'écrire l'histoire future de l'humanité dans ses accidents ou dans son développement. Le livre d'Olaf Stapledon, *Last and first men*, couvre toute la période qui s'étend de nos jours à la fin de l'espèce humaine, cette espèce humaine que le biologiste B. S. Haldane lançait éternellement à la face des étoiles dans son brillant et bref essai, *The last judgment*. Le propos de certains écrivains américains, tels Poul Anderson ou Robert Heinlein, est moins vaste assurément ; leur valeur est sans doute moins grande. Isaac Asimov a tenté d'historiciser dans sa série des *Foundations* un avenir encore lointain, mais que l'on sent déjà proche pourtant, celui qui donnera aux hommes les terres qui constellent le ciel.

Car les îles lointaines et fortunées du Pacifique des utopistes ont trouvé dans les planètes d'autres systèmes solaires leur équivalent moderne. Mais qu'on ne s'y trompe pas. Bien qu'elles soient éloignées de nous dans l'espace, ce sont surtout des années qui nous en séparent. Nous ne doutons guère qu'elles appartiendront à nos lointains descendants, et si riches soient-elles d'étrangetés, elles font partie d'un univers que nous considérons aujourd'hui à tort ou à raison comme le nôtre.

Les mondes nouveaux, les hommes et les machines à venir semblent devoir devenir les sources d'une nouvelle poésie, peut-être d'un nouveau romantisme. L'analyse du futur peut devenir le principal exercice littéraire d'une civilisation qui se contentait jusque-là de disséquer son passé.

Mieux, l'utopie, l'anticipation peuvent devenir les seuls genres capables de résister au temps dans un monde où tout se transforme. Chacun est libre de choisir le passé ou l'avenir, de se réfugier dans l'un ou de conquérir l'autre, mais il faut savoir que le premier n'est rien de plus qu'une province de cet immense pays d'années qui s'étend en avant de nous.

Du reste, peut-on refuser l'avenir, quel qu'il soit ? Peut-on définitivement

choisir le passé et se réfugier dans les siècles écoulés, au moyen de ces fallacieuses machines à voyager dans le temps que peuvent être les souvenirs de gloires usées et salies ? Bien des utopies américaines récentes sont inquiétantes, ou inquiètes comme les livres de Ray Bradbury, mais si cet article n'est pas un simple exercice utopique sur l'utopie elle-même, je les trouve infiniment plus rassurantes que cette méfiance, ce mépris, ce dégoût, cette ironie des Français à l'égard de tout ce qui, dans le Futur, ne promet pas d'être la morne continuation de leurs mornes occupations.

GÉRARD KLEIN.

## LE FILM « SCIENCE-FICTIF »

### *Présence du Futur ou présence du Fantôme ?*

Il y a environ dix ans, la science-fiction faisait une entrée très remarquée à Hollywood avec *La Chose d'un autre monde* et *Destination Lune*. C'était en quelque sorte une entrée par la grande porte. Car, depuis 1936, par le biais des « comics », l'anticipation pseudo-scientifique avait déjà envahi un genre aujourd'hui moribond, sinon tout à fait mort : le « serial ». Mais même si on excepte les milliers de kilomètres de pellicule consacrés aux extravagantes aventures des *Flash Gordons* et autres *Supermen*, les nombreux films produits jusqu'ici n'aboutissent qu'à un bien décevant bilan. Quatre ou cinq seulement émergent de la masse. Les incursions d'autres pays comme l'Angleterre, le Japon ou l'U.R.S.S. dans la science-fiction cinématographique ne sont guère meilleures.

Du point de vue de la technique cinématographique, la plupart des films que nous avons pu voir présentent peu d'intérêt. Mis en scène par des réalisateurs souvent médiocres, ils manquent aussi de nouveauté dans les truquages. *L'homme qui rétrécit* ne dépasse pas *Les poupées du Diable*, pas plus que *L'oasis des tempêtes* ne fait oublier *Le Monde perdu*. C'est que les procédés inventés durant l'entre-deux-guerres ont aujourd'hui perdu de leur fascination, et par conséquent de leur pouvoir poétique. On ne peut se défendre, pour les mêmes raisons, d'une certaine déception en revoyant beaucoup de vieux films fantastiques. Les cinéastes ont exploré et découvert à peu près tout dans le do-

main de la représentation visuelle du fantastique. Seul l'emploi de la couleur et des dimensions nouvelles de l'écran arrivent parfois à entourer d'une auréole poétique certaines séquences des films récents. Je pense par exemple au décors de la planète Métaluna dans *Les survivants de l'infini* ou à la visite de l'usine souterraine de *Planète interdite*. Les producteurs et réalisateurs de S.F. se refusent toute audace dans les scénarios et la mise en scène.

D'ailleurs les films de S.F. viennent se ranger dans l'immense réservoir des séries B, à côté des westerns et des policiers de second plan. Techniquement parlant, la crise de la S.F. se confond avec celle du cinéma en général. Soixante ans d'efforts ont abouti à modeler un langage cinématographique presque parfait. Tout dépend maintenant de qui l'emploie. On voit aujourd'hui les grands metteurs en scène, procédant à des recherches d'un ordre différent, s'efforcer de renouveler les recettes, non plus sur le plan purement technique mais, si j'ose dire, dans une dimension plus profonde. Ils essaient de suggérer la réalité non par la décalcomanie, mais plutôt par une sorte d'épuration très poussée. Même s'ils n'y réussissent pas toujours, leurs œuvres atteignent un calme, une sérénité que les surréalistes attardés qualifient (par exemple dans le cas de Rossellini, Lang ou Ermler) de gâtisme. Leur implacable logique oblige ces tenants du fantastique « libérateur » à s'annexer et défendre beaucoup de ces films de S.F., pourtant souvent imbéciles ou infantiles. Ils le savent pourtant bien eux-mêmes, puisqu'ils ne consacrent au genre que des articles généraux, évitant de louer un seul film en entier. Mais laissons cela : mon propos n'est pas de discuter de l'évolution récente du langage cinématographique chez quelques grands metteurs en scène. Je pense seulement que l'exemple de ces derniers pourrait bien ouvrir enfin la voie à une science-fiction cinématographique adulte. Je crois que des problèmes de mise en scène absolument nouveaux se trouvent posés pour la transposition à l'écran des thèmes actuels de l'anticipation. Et ces problèmes sont loin d'avoir été résolus, que dis-je, abordés par les cinéastes.

Il ne m'appartient pas de faire le point sur la littérature de S.F.. Mais je ne crois pas me tromper en affirmant qu'on la divise *grosso modo* en deux grandes catégories : celle qui continue à s'ins-

pirer des anciens mythes, et, par incapacité à comprendre l'évolution et les progrès de la science, elle s'accroche à une « pseudo-science » pour réagir sous nos yeux « la peur de l'an mille » ; et celle qui, au contraire, essaie de s'aligner sur les positions mêmes de la science. Pour ma part j'estime que, par les implications mêmes de son nom, la S.F. se rattache à cette dernière catégorie. Et, il faut bien le constater, cette S.F.-là, à quelques exceptions près, est absente de l'écran.

Certes, je conçois l'extrême difficulté que présente son passage de la littérature au cinéma. La S.F. moderne est intellectuelle et abstraite, elle procède directement de la « pensée anticipatrice » dont la science imprègne de plus en plus l'existence. Ce qu'il y a de nouveau dans notre époque, disait Oppenheimer, c'est le changement de rythme du changement lui-même. Et il ajoutait : « l'équilibre extraordinairement difficile que nous devons maintenir entre la surface et la profondeur est sans doute ce qu'il y a de plus nouveau dans la situation de l'homme du xx<sup>e</sup> siècle. Le nier serait inutile. Au contraire, nous devons admettre cette nouveauté et apprendre à utiliser toutes les ressources qui sont encore à notre disposition. » L'avenir de l'homme se trouve plus que jamais lié à la science et à la technique qui accomplissent sous nos yeux un bond prodigieux en avant. Et cet immense progrès, se déroulant à un rythme vertigineux, se déroule au futur dans le présent, posant à l'homme des problèmes qui auraient jadis relevé de la pure imagination. Comme le disait Valéry, « l'homme se trouve assailli de quantité de questions auxquelles aucun homme, jusqu'ici, n'avait songé, philosophe ou non, savant ou non ; tout le monde est comme surpris ».

Deux attitudes semblent possibles : apprendre patiemment à se servir de la faculté « anticipatrice » de la science, et c'est ce que fait la S.F. dans les meilleurs cas, ou tourner le dos à son époque et faire l'autruche. On croit rêver quand on entend par exemple un Jean Renoir dire (en réponse à une question des *Cahiers du cinéma*) : « Je continue à croire à la bienveillance, à y croire complètement, mais je me demande si cette bienveillance sera suffisante pour enrayer les désastres produits dans l'esprit humain par le progrès matériel. Et ce progrès matériel, depuis *Le Fleuve*, a fait des pas de géant. Je pense par exem-

ple que les peuples comme l'Inde vont avoir un temps très dur pour assimiler un progrès qu'ils ne rejettent pas — au contraire ils l'appellent à grande force — et qui risque de détruire leur civilisation qui est basée sur des principes, des sentiments, des sensations absolument opposés aux principes et aux sensations qui cadrent avec le progrès mécanique, ou physique ou chimique. Je crois qu'on en revient une fois de plus à l'éternelle histoire de l'esprit et de la matière, et qu'il semble que quelque malin esprit veuille détruire chez l'homme toutes les tentatives faites précisément pour se libérer de cette matière... Le genre de civilisation qui a donné Mozart ou qui a donné mon père me semble menacé et mon pessimisme s'applique à ces constatations. »

Cette tirade curieuse d'un grand artiste résume fort bien l'attitude de ceux qui, par crainte du Futur, regardent en arrière. Elle s'oppose à l'esprit même de la science et par conséquent de la science fiction. A l'autre pôle, les savants, seuls vrais philosophes de notre époque, montrent la voie unique qui s'ouvre devant l'humanité : « Les savants et les artistes », disait Oppenheimer, « travaillent par profession à la frontière du mystère. Leur mission est d'harmoniser le nouveau et le familier, de trouver la synthèse du révolutionnaire et du traditionnel, d'ordonner partiellement le chaos. » Au lieu d'ignorer les problèmes de notre temps, la S.F. moderne a choisi le parti, souvent difficile et ingrat, de les évoquer et de les prolonger jusqu'à l'absurde. En cela la S.F. d'aujourd'hui s'écarte de ses ancêtres. Elle ne se contente plus de manier la faculté d'anticipation, elle tend à devenir une « pensée anticipatrice ». Elle est la fille de la science.

Mais le cinéma d'anticipation, contre-coup de la vogue de la littérature de S.F., est resté hybride, à mi-chemin entre le vieux film d'épouvante et la nouvelle littérature. Une analyse des sujets met à jour, dans la plupart des films du genre, ce que j'appellerai volontiers une tendance à la « catastrophe menaçante ». Reprenant la suite des expériences expressionnistes, Hollywood développa à partir des années 1930, avec *Dracula*, *Frankenstein* et tous leurs héritiers, un cinéma d'épouvante vidé pour ainsi dire de toute substance, où l'idée se trouvait remplacée par le truquage, la philosophie par le « suspense » à vide. La distillation de l'angoisse dans les

films policiers s'entourant du fameux adage : « Le crime ne paie pas ». Morale curieuse — car si le crime payait il devrait donc être admissible — mais morale quand même ! Il fallait trouver une justification au succès de la terreur cinématographique. On se pencha sur les textes religieux ; on simplifia et on aboutit à une nouvelle formule : « Il est des domaines interdits à l'homme qui relèvent des seuls dieux. Malheur à celui qui s'y aventure ! » On retrouva le vieux mythe de l'apprenti sorcier qui servit à dessiner les traits d'un personnage nouveau : le savant fou, dont les travaux et recherches provoquent des catastrophes et menacent l'homme. La S.F. cinématographique en est restée à ce stade. Elle patauge lamentablement dans le filet des canevas mis au point par les spécialistes de l'épouvante.

Il y a toujours dans ces films un monstre qui met en péril l'homme. L'armée vient à la rescousse, aide les savants à l'abattre. Et puis un personnage tire la conclusion : « Pourquoi faut-il que le progrès ne s'accomplisse qu'au prix de tant de destructions » (par exemple dans *A des millions de kilomètres de la Terre*).

Certes, le monde dans lequel nous vivons est angoissant. Valéry s'amusait à devenir le guide de Descartes ressuscité dans le Paris de 1935. « Songez à tout ce qu'il faudrait savoir pour expliquer à Descartes ou Napoléon ressuscités notre système actuel d'existence, pour lui faire comprendre comment nous pouvons arriver à vivre dans ces conditions si étranges, dans un milieu qu'il trouverait certainement assez effrayant, et même hostile. Cet embarras est la mesure du changement intervenu. » Mais faut-il regarder notre monde avec les yeux de Descartes ressuscité ? Nous vivons dans un monde où il n'existe aucune excuse à l'ignorance, à l'insensibilité, à l'indifférence. Le savoir est irréversible et le retour en arrière vain. Faute d'accomplir l'effort nécessaire pour se mettre au diapason avec le progrès scientifique, le cinéma de S.F. accentue son caractère infantile. Les cinéastes font preuve d'une incroyable ignorance. Ils s'accrochent à un christianisme sommaire, au moment même où la pensée religieuse tente de s'adapter aux conditions nouvelles. Le « biblisme » navrant du *Choc des mondes* ou de *Conquête de l'espace* fait tache d'huile.

Dans la S.F., les monstres constituent le côté accessoire, l'appoint qui explique-

ra les conséquences possibles de l'idée scientifique utilisée au départ. Il s'agit de restituer sur le plan de la fiction la nouvelle qualité de l'angoisse de l'homme, et aussi de la dépasser. Ce n'est plus la « peur de l'an mille », la « terreur de l'inconnu », mais bien plutôt une angoisse d'ordre intellectuel et moral. Les temps où l'on pouvait tenir la science pour responsable du meilleur et du pire sont passés. Tout doit être rejeté sur l'homme et sa façon d'utiliser les découvertes de la science. Au centre de notre époque se retrouve (avec plus d'acuité que jamais) la notion de responsabilité, donc de liberté. Le fantastique moderne n'a rien à voir avec le merveilleux : il ne peut être que sérieux, puisque scientifique. La faculté « anticipatrice » a perdu définitivement son caractère de jeu.

Or un examen rapide des scénarios des films de S.F. dénote chez leurs auteurs une naïveté infantile. Et il ne peut en être autrement : comment voulez-vous que les cinéastes qui signent ces bandes puissent refléter des problèmes dont ils n'ont eux-mêmes qu'une connaissance fort superficielle ? Les thèses politiques et philosophiques développées par eux se ressentent d'une puérilité infantile. Ils ont peur du présent comme de l'avenir. Les personnages sont des adolescents attardés. Soyons pourtant justes : les scénaristes excellent à imaginer le progrès matériel. L'univers technique de *Conquête de l'espace* est imprégné d'une véritable ambiance scientifique, non seulement vraisemblable, mais aussi, belle. L'intérieur de la soucoupe volante des *Survivants de l'infini* emporte l'adhésion, et réjouit l'œil. Mais par une sorte de contradiction non encore dépassée, nos scénaristes font preuve d'une extraordinaire pauvreté d'imagination en ce qui concerne l'homme lui-même. Le transportant dans le monde de l'avenir, ils lui refusent d'autres réactions que celles de son ancêtre d'aujourd'hui. Le postulat de l'immutabilité de la nature humaine fait rage dans la science-fiction cinématographique, qui continue à considérer l'homme comme le centre du monde.

La presque totalité des films de S.F. nous content une seule et même histoire : les expériences scientifiques accomplies par l'homme donnent naissance à des monstres qui le menacent et dont il ne triomphe qu'*in extremis*, ayant enfin compris la futilité du rêve prométhéen, la nature de sa faute. Seul le monstre

change d'aspect : dinosaure libéré par une bombe atomique (*Le monstre des temps perdus*), fourmi géante (*Des monstres attaquent la ville*), homme-grenouille (*Le monstre du lac noir*), araignée géante (*Tarentula*), pieuvre géante (*Le monstre vient de la mer*), gélatine vivante (*Le monstre*), martiens sous toutes formes (*Les soucoupes attaquent*, *La guerre des mondes*, *Le satellite mystérieux*), énergie magnétique (*Le monstre magnétique*), mante géante (*La chose surgie des ténèbres*), etc...

Quelques films seulement cherchent à s'élever légèrement au-dessus de la moyenne, en abordant quelques-unes des questions de notre temps. *Le jour où la terre s'arrêtera* et *Des monstres attaquent la ville* mettent en cause les conséquences des expériences nucléaires. *Planète interdite* pose le problème général du progrès.

Dans *Le jour où la terre s'arrêtera*, un extra-terrestre d'apparence humaine, accompagné de son robot protecteur, débarquait à Washington de sa soucoupe pour mettre en garde les hommes contre les dangers des expériences nucléaires. Il se mettait dans la peau de l'Américain moyen, pour essayer d'arriver à ses fins, car bien entendu les autorités ne le considéraient pas comme un ambassadeur galactique. A ce film très bien construit par Robert Wise, je préfère celui de Gordon Douglas : *Des monstres attaquent la ville*. Les premières expériences atomiques ont provoqué des mutations chez les fourmis du désert de Nevada, les transformant en monstres géants. L'incapacité des dirigeants à faire face au danger était soulignée par la présence d'un savant. Au passage, signalons l'astucieux procédé utilisé par Douglas pour rappeler au public les notions scientifiques nécessaires à la bonne compréhension de l'aventure. Le savant projetait aux responsables militaires et civils un documentaire sur la vie des fourmis, pour arriver à leur faire saisir la nature du danger. Gordon soulignait ainsi le drame de notre époque : le décalage déconcertant entre les progrès de la science et l'insuffisante culture scientifique des hommes, même occupant des postes-clés, le divorce entre la masse des hommes et une poignée « d'initiés ». Et aux dernières images on voyait l'enquêteur officiel se réveiller de sa léthargie pour demander au savant : « Si la première bombe A a donné naissance à ces fourmis, quelles vont être les suites des bombes H ? ». Le savant répondait :

« En entrant dans l'âge atomique, l'homme a ouvert la porte sur un monde nouveau. Personne ne peut prédire ce qu'on y trouvera... »

N'est-ce pas là justement le problème le plus angoissant de notre temps ? Il n'y a pas encore longtemps, les penseurs, s'appuyant sur le passé et le présent, traçaient les grands traits de l'avenir. Aujourd'hui, le nombre des acquisitions humaines s'accroît plus vite que l'homme ne peut en faire le décompte. Valéry écrivait : « Nous ne pouvons plus déduire de ce que nous savons quelques figures du futur auxquelles nous puissions attacher la moindre créance. » Mais sa remarque date de 1935. Depuis, des éléments nouveaux se sont accumulés, introduisant l'avenir dans notre présent. Les savants et les artistes arrivent à percevoir les « possibles » de l'avenir par une sorte de « prescience » qui n'a rien à voir avec la « voyance », « l'intuition mystique » et autres balivernes de ce genre. Les rationalistes ankylosés ne les suivent pas : tant pis pour eux ! L'entre-deux-guerres a constitué l'aube de la science nouvelle. Les bouleversements apportés par les premières découvertes ont pu jeter un instant le chaos. Mais l'adaptation se réalise peu à peu et la pensée « anticipatrice » reprend ses droits. Et dans cette marche vers un nouvel équilibre de la société et de ses acquits, la S.F. joue et jouera de plus en plus son rôle. Et le cinéma « galactique » trouvera sa place.

*Planète interdite* constitue une sorte de charnière. Le film porte en lui la marque de la S.F. actuelle et de ses limites, mais donne aussi un avant-goût de ce que pourrait être le genre. Au troisième millénaire, les Terriens, enfin unifiés, explorent l'univers. La mission dirigée par le Dr Morbius, ayant atteint la planète Altaïr, ne donne plus de ses nouvelles. Une autre expédition y débarque à son tour pour découvrir que seul Morbius et sa fille ont survécu. Altaïr était jadis habitée par une race arrivée aux sommets de la science, les Krells. Mais au moment même où, des millénaires plus tôt, ils allaient réaliser l'ultime progrès, la dématérialisation, pour atteindre la toute-puissance spirituelle et cosmique, ils sont anéantis à jamais. Morbius, qui a percé la plupart de leurs secrets, ignore les circonstances de cette fin. Aux dernières images, l'explication vient : les monstres destructeurs d'Altaïr ne sont que la matérialisation (grâce à l'appareil inventé par les Krells) des f r-

ces inconscientes des cerveaux humains. On retrouve donc ici le mythe prométhéen et l'interdiction biblique de consommer le fruit de l'arbre de la connaissance. Mais aussi quelque chose de plus : la nécessité pour l'homme de changer. Bien sûr les auteurs ne soulignent guère cela. Mais quelle différence y a-t-il, puisqu'au passage ils le suggèrent un peu malgré eux. Quelle que soit l'issue de sa marche au progrès, l'homme ira de l'avant ! Le film de Wilcox, malgré ses limites, malgré son puritanisme, malgré son biblisme sommaire, laisse entrevoir les richesses que le cinéma de S.F. détient en puissance. Comme le disait Edgar Morin, la S.F. est « ce cinémascope de l'esprit qui élargit nos rêves — et rêver c'est déjà penser — à l'échelle des horizons cosmiques. Elle nous arrache à nos réflexions de termites. Elle rouvre enfin toutes grandes les portes de la métaphysique, non pas la métaphysique restreinte qui fuit la science, mais la grande métaphysique cosmique qui prend élan sur les données, présentes ou anticipées, de la science ».

Malheureusement, cette poésie « anticipatrice » que contient en germe la S.F. est absente de la plupart des films du genre. Ceux-ci tournent résolument le dos à l'avenir. Ils témoignent davantage sur le passé. Nul doute que les sociologues du *xxi*<sup>e</sup> siècle y trouveront d'utiles indications sur notre comportement et nos habitudes, sur les audaces et les limites de notre imagination. Mais sans attendre que les penseurs de l'avenir se penchent sur les bobines accumulées depuis 1950, reconnaissons que cette production mineure n'est pas tout à fait dénuée d'intérêt même pour le public de cette deuxième moitié du *xx*<sup>e</sup> siècle. En face de la timidité incroyable des « grands » films pour tout ce qui est actuel, les bandes de S.F. agitent à l'arrière-plan quelques-uns des problèmes les plus troublants de notre temps. Parfois aussi elles débouchent sur une poésie inattendue, comme par exemple dans *Les survivants de l'infini* ou *Le monstre du lac noir*. Souvent elles incitent à la réflexion et pratiquent de légères brèches dans le mur du conformisme psychologique et moral. Le public des salles dites populaires, friand des magazines de vulgarisation scientifique et technique, en consomme sans déplaisir une quantité appréciable. Celui des salles d'exclusivité les dédaigne. Il est vrai qu'il ne lit pas les magazines de

vulgarisation et qu'il ignore la science. Il y a chez l'homme dit « cultivé » un snobisme qui consiste à proclamer avec suffisance : « Moi je ne comprends rien aux mathématiques ou à la physique », véritable parti pris d'ignorer toute une partie, et non la moindre, de la connaissance.

Evidemment, le caractère hybride du cinéma S.F., ses constants appels au fantastique pur ne correspondent guère à l'apport tout à fait moderne du genre en littérature. Mais, et je l'ai déjà dit, les films les plus insipides contiennent quand même, sinon une véritable anticipation scientifique, du moins une description sommaire de ce qui se fait dans la science. A leur façon, ils servent de véhicule à une certaine vulgarisation des connaissances scientifiques. La preuve en est que dix ans de films de ce genre ont développé une série de lieux communs « interstellaires » : effets de l'accélération nécessaire pour échapper à l'attraction terrestre ; absence de pesanteur dans le « vide » spatial ; effets possibles d'une guerre atomique ; problèmes que poserait une visite à la planète Mars, etc... Ils laissent entrevoir la possibilité d'un renouvellement lyrique de tout le cinéma. Ils soulignent enfin avec force le problème essentiel de nos sociétés, à savoir le manque de culture scientifique. Pascal disait que tout le malheur des hommes vient de ce qu'ils ne savent pas rester seuls dans une chambre. S'il avait vécu à notre époque, il aurait sans doute écrit : Tout le malheur des hommes vient de ce qu'ils ne veulent pas apprendre les sciences.

FEREYDOUN HOVEYDA.

## LA SOIF DU FUTUR

On ne peut dire que les rapports actuels de la science-fiction et de la critique littéraire soient des meilleurs. La seconde reproche à la première sa mauvaise qualité littéraire, sa commercialisation, ses compromissions avec la littérature enfantine. La science-fiction a beau jeu d'objecter la routine de la critique littéraire, ses complaisances et surtout ce parfait arbitraire que Jean Paulhan a fait magistralement apparaître dans quelques pages des *Fleurs de Tarbes*, à propos de Montherlant.

Inutile d'en rester à ce dialogue de sourds. Mais quelques concessions épi-

sodiques, pour méritoires qu'elles soient, ne suffisent pas pour en sortir. Tant qu'on en reste à des vues partielles, on est partiel, volontairement ou non. Il ne peut y avoir qu'un seul moyen de passer outre aux ornières, c'est de se placer dans une perspective globale d'où l'on envisage la critique littéraire et la science-fiction comme les deux pôles positif et négatif d'un seul ensemble plongé lui-même dans un tout beaucoup plus vaste.

Car la littérature se voudrait autonome et elle ne l'est pas. Si elle enveloppe le monde de chatoyantes visions, le monde lui aussi enveloppe la littérature, en sa présence universelle. Les deux points de vue sont infinis et indéfiniment réversibles. C'est ainsi que la littérature, entre autres, conditionne la société, et réciproquement. La prise de conscience de la littérature, le déploiement de l'imagination, l'évolution de l'esthétique et du goût littéraire sont conditionnés par la réalité et la prise de conscience de la réalité. C'est vrai de la science-fiction comme littérature, bonne ou mauvaise ; c'est tout aussi vrai de la critique littéraire, car elle est encore une forme de la littérature et elle est, elle-même, susceptible d'analyse et de critique, encore qu'elle le supporte plus malaisément qu'aucune autre forme de littérature.

Autrement dit, la naissance de la science-fiction, ses qualités, ses défauts, ne sont pas le fruit de quelque hasard, ils correspondent à un certain moment du devenir social de l'humanité, comme le folklore immémorial correspondait à un autre état historique.

De même, les réactions de la critique littéraire devant la science-fiction, loin d'exprimer les pures appréciations d'un idéal de beauté situé en dehors du temps et de l'espace, sont conditionnées, en sens inverse, par le même processus historique.

D'où vient alors cette opposition ? Le mouvement du monde humain est unique, pris dans son ensemble, mais les réactions internes sont contraires, comme celles de l'accélérateur et du frein dans le mouvement de l'automobile. Follement prise de vertige, peut-être, la science-fiction prétend devancer la marche du temps pour essayer de voir quelque chose de ce qui nous attend plus loin sur la route du futur. La critique littéraire, comme la masse de la littérature, n'a d'yeux, au contraire, que pour le passé, car même le présent qu'elle considère,

date déjà. C'est un présent tout de suite révolu et suranné. Il est symptomatique de voir à quel point les romans d'un Gide ou d'un Mauriac sont terriblement en retard par rapport à leur politique, et ce n'est pas sans conséquences pour leur politique elle-même. Et Proust avec tout son génie ne se meut que dans une société qui paraît déjà vieille comme les Sumériens. De l'admirable Joyce à l'immense littérature de l'absurde et de la tristesse, c'est le panorama de l'effondrement, la peinture de la bourgeoisie, grande et petite, en train de dépérir. On y trouverait trop de correspondances implacables et involontaires avec le malaise politique de l'Ouest ; les trompettes de l'Apocalypse jouent en sourdine. La critique littéraire a dit encore assez de mal du « réalisme socialiste » pour qu'il soit inutile d'y insister, mais plutôt de souligner ce qu'en dépit de ses raidissements artificiels il exprimait de volonté de vivre et de vaincre. Mais la pensée va moins vite que les roues. Du moins la pensée qui s'établit, qui se croit établie depuis des siècles et pour l'éternité.

De l'autre côté, celui de la science-fiction, c'est le contraire. Elle va plus vite que les roues. Elle naît d'une griserie de la vitesse qui passionne ou effare. Pour reprendre l'autre message essentiel des *Fleurs de Tarbes*, on peut constater sans peine que les « maîtres-mots » du nouveau genre sont : fusées, robots, mutants, espaces interplanétaires et galaxies. Ces seuls mots suffisent à électriser positivement ou négativement l'immense majorité des lecteurs. Que le roman soit bon ou mauvais, ensuite, c'est sans plus d'importance que pour les ouvrages de pornographie et de piété. On éprouve un même frisson spécifique, mais on le cherche ou on le fuit. Il n'y a rien de si semblable que le « fana » de science-fiction et le critique littéraire qui a jugé, une fois pour toutes, que la science-fiction n'est pas de la littérature. Ils sont liés comme l'envers et l'endroit. Parfois en le même homme, comme ces critiques littéraires qui devorent, mais sous le manteau, de la science-fiction, à l'instar du mauvais prêtre qui se met en civil pour hanter les mauvais lieux.

Mais le monde a déjà choisi. Que la science-fiction soit bonne ou mauvaise, aujourd'hui, qu'elle doive attendre encore plus ou moins de temps avant de triompher de sa maladie infantile (à titre d'exemple, l'obsession des empereurs galactiques et l'oubli du lampiste), le rè-

gne de la science-fiction est aussi inélu- cible que le fut celui du folklore ancien.

Le monde a déjà choisi, il est d'ores et déjà parti à toute vitesse dans le nouvel univers du futur déjà commencé. Au moment où l'avenir paraît si trouble et si rebutant pour les bons esprits, jamais cependant il n'a été si rigoureusement déterminé. L'humanité est emportée par un mouvement irrésistible et irréversible non pas vers, mais dans une révolution sans mesure qui englobe toutes les révolutions.

L'humanité a pris le plus grand virage de son existence, mais dans le plus confus clair-obscur de conscience et d'inconscience, de peur et de désir.

Sur cette route, jadis, bien des symptômes nous avaient pourtant avertis. Découvrant l'Amérique, Colomb se croit « seulement » aux Indes, cependant que les habitants du Nouveau Monde n'ont pas la moindre idée qu'ils ont perdu le « splendide isolement » qu'ils ne se connaissaient pas, pour entrer dans l'ère américaine ; non seulement on ne pressent rien du futur, en dehors des gallyons, mais on ne saisit même pas ce que signifie l'immédiate actualité. Et Louis XVI, plus tard, sur un autre plan, ne passe-t-il pas pour avoir conçu la prise de la Bastille comme une simple émeute, alors qu'aujourd'hui nous savons par quelle suite de révolutions en chaînes les trônes ont continué sur tous les continents à s'abattre comme des châteaux de cartes. Il est facile de rire des vieux aveuglements, de les croire anecdotiques. Sommes-nous plus lucides, à l'heure actuelle, devant les nouvelles chaînes de révolutions qui interfèrent sur tous les plans, en toutes les régions du monde ?

Car, aujourd'hui, en dépit des résistances locales, le primat est partout dévolu à l'avenir. De toutes parts, l'antique valeur attachée au mot « tradition » se reporte sur le mot de « révolution ». Les modèles, qu'ils soient politiques ou esthétiques, ne sont plus en arrière, mais en avant. Les maîtres-mots ne sont plus ceux de la répétition, mais de la découverte et de l'innovation. Les sociétés ne sont plus fondées sur le passé, mais sur l'avenir. Ce n'est pas par hasard que les philosophies du devenir ont pris le pas sur celles de l'être : tout est en mouvement et toute philosophie qui ne rend pas compte, au premier plan, de la signification du devenir se condamne d'avan-

ce. Toutes les révolutions interfèrent sur tous les plans, en tous pays, et leur ensemble ne forme qu'une seule immense révolution globale, sans précédent. Il ne s'agit plus seulement de révolutions de la pensée, de l'art ou des rapports sociaux, mais, simultanément, d'une révolution radicale dans les rapports de l'homme et de la nature. L'homme libéré, par lui-même, des limites de son domaine naturel, prend possession de tous les éléments du monde, change la face de la terre et se prépare même à essayer hors de sa planète natale. Cette révolution totale atteint aux dimensions d'une révolution géologique, elle signifie l'entrée dans une nouvelle ère géologique ouverte sur l'infinité des mondes.

Voilà bien le fait majeur dont la science-fiction a pris plus ou moins bien, mais irrésistiblement et passionnément, conscience. Avant Claudel et plus fortement que Claudel, Jules Verne avait pris la conscience planétaire du monde. Devant la conscience interplanétaire, il reste encore plein de réticences. C'est là que Wells et la science-fiction en général le dépassent définitivement par l'audace. C'est bien là ce qui enthousiasme les uns et que refoulent les autres. Comme toute grande révolution, mais plus encore, par ses dimensions illimitées, elle est naïvement grandiose et il ne peut en être autrement.

Il ne se peut pas non plus qu'elle ne se heurte à des résistances d'autant plus obstinées qu'elles ne sont pas des décisions, mais des réflexes. Il serait inconcevable qu'il en fût autrement, car dans ce cas il n'y aurait ni combat ni révolution.

Ces résistances se font sentir aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur.

A l'extérieur, d'abord. Comment la critique littéraire, dans sa masse, ne serait-elle pas contre la science-fiction, à moins d'une soudaine explosion de ses habitudes, par suite d'un concours de circonstances qui l'ébranle jusqu'au fond ? La grammaire, la culture gréco-latine, sainte relique de nos anciens colonisateurs, tout le système des humanités, et j'en passe, tout n'est-il pas mis en péril par l'avènement de la barbarie scientifique intolérablement célébrée ? Les évêques, dit-on, passaient aux Barbares. Ce n'est pas la coutume des Mandarins. Ils ont trop à faire pour se préserver de pareilles souillures. Tout se passe ici comme en politique où sous prétexte de maintenir coûte que coûte le « vieux



## PROLEGOMENES FRAGMENTAIRES A LA PENSEE ANTICIPATRICE

La pensée allant de l'avant doit être d'une terrible sobriété, gardant dans l'exaltation poétique tout son sang-froid.

---

La pensée à venir aura à secouer de fond en comble toute la structure grammaticale et syntaxique, logique et dialectique du langage de la pensée pour mieux saisir le jeu du monde. Le verbe être est destiné à être dépassé en tant que copule et jugement, verbe auxiliaire ou substantif. L'être rejoindra le devenir dans le temps, cessant d'être, non pas pour *devenir* quelque chose ou pour sombrer dans le néant vide. Le devenir de l'être aura comme horizon le monde, et le monde n'impliquera guère de sens immanent ou transcendant, sans être, pour cela, insensé. Et le monde invisible contiendra le monde visible.

---

Le logicisme et la rhétorique. Le scientisme naturaliste et physicaliste et, surtout, techniciste. L'historicisme et le sociologisme. Le psychologisme. L'esthétisme. Voilà qui *commence* à remplacer la pensée philosophique, morte quant à sa destination suprême, mais continuant à traîner, à propager et à généraliser le bruit et la fureur de son exsangue existence. Mais qu'advient-il de la parole pensante, de l'interrogation permanente, de l'incessante question ?

---

Le logicisme et l'intellectualisme ainsi que la dialectique et la logistique, la cybernétique, les machines « à penser » et les cerveaux électroniques étendront leur grande mais terne puissance sur toute la surface de la planète et entreront, conjointement, dans la phase de ce qui va les surmonter. Extrêmement lents sont pourtant les dépérissements.

---

La pensée à venir se doit aussi de penser la platitude, les conventions, la superficialité, l'insignifiance et l'imbécillité — dont le vent de l'aile fait et fera plus que passer sur le front des hommes — forces présentes et futures, dans leurs formes quotidiennes et officielles, individuelles et collectives, journalistiques et universitaires, bavardes et silencieuses, légères et érudites. Car puisque tout progresse comment se pourrait-il que la platitude ne progresse pas aussi ? L'humana-

patrimoine de nos ancêtres » on organise systématiquement la défaite sous le couvert d'orgueilleux archaïsmes. L'essentiel n'est pas que les Français se penchent sur leur passé, sans doute pour mieux tendre le cou aux coups, faute de vouloir imaginer le moins du monde le futur, la place des Français dans le monde de l'avenir. Le mécanicien a quitté la locomotive, il s'est rendu dans le wagon-salon et il lit tranquillement Maurice Scève, pendant que le train brûle tous les signaux, les uns après les autres. S'il lui arrive de s'en apercevoir, à ses moments perdus, le voilà qui peste contre les injustices du temps, l'absurdité du destin, le mauvais vouloir de la mécanique, cette ennemie jurée de l'homme.

A l'intérieur, je veux dire du côté dans le mouvement, le côté de la science-fiction, c'est une autre chanson. On se grise de délires stéréotypés. Il n'est pas de petit employé de l'Arkansas ou d'ailleurs qui ne se réveille empereur des galaxies, télépathe ou mutant. Le prochain avenir, celui qui nous concerne tous, est déserté, avec dédain, pour les mondes futurs à cent mille années-lumière ou plus, mondes rejoints par tous les moyens qui varient de la lévitation à l'évocation spirite. C'est le règne de la toute-puissance de la pensée, elle n'a pour compensation que la peur panique des catastrophes qui abondent. Encore que le jeu puisse indéfiniment recommencer, car il est classique, en science-fiction, que la mort atomique, elle-même, ne provoque pas la mort sans recours, mais la transplantation instantanée à l'autre bout de la galaxie ou de quelque cycle temporel. Sous couvert de science-fiction, on produit de la magie-fiction. Sous prétexte de foncer à une allure fantastique vers le futur, on en est revenu aux plus vieux thèmes du folklore, comme sous le déguisement du prétendu robot perce le très classique valet de chambre des temps révolus. Sous l'enseigne du primat dévolu au futur, toute la vieilleries est frauduleusement rentrée. Chassés des demeures gothiques, les fantômes font leur réapparition dans les gratte-ciels et dans les fusées. Sous une autre forme, on est retombé dans la hantise du passé.

Devant la nouvelle création qui sort de ses mains, l'homme voit trouble. C'est pourtant bien la tâche de la pensée, de l'imagination, de la littérature, de voir clair dans l'immense brume matinale.

MICHEL CARROUGES.

nité — son avant-garde y comprise — semble avoir un grand besoin de la force de la pesanteur.

---

Les perspectives les plus lointaines sont en général — et en particulier — là. Il suffit de saisir ce qui « est ». Les hypothèses concernant l'avenir se cachent déjà dans le présent thétiqnement donné, présent plein d'antithèses. Le passé et l'avenir n'existent que dans le mouvement du présent toujours négateur. Ce n'est pas l'imagination débridée qui a à construire les images des temps futurs. (Sauf si l'imaginaire s'avérait être le lieu privilégié...) Le temps est futuration et il disloque toutes les images, toutes les idoles et toutes les idées. Il ne s'agit pas de planer au-dessus de ce qui devient, mais de survoler les champs tels des oiseaux — enfants du ciel et de la terre.

---

On pourrait « penser » et sans doute est-on en train de le « penser », qu'un certain type d'Institut de l'Homme créerait le cadre à l'intérieur duquel on étudierait d'une manière multidimensionnelle et pluraliste, concrète et coordonnée, théorique et pratique tous les problèmes, aspects, éléments, facteurs et paliers relatifs à cet absolu qu'est censé devenir l'homme, son caractère et son destin. Et l'étude technique et scientifique de ce que l'homme est, ne se laisserait pas disjoindre de l'anticipation quant à ce qu'il peut être, au besoin au moyen de mutations dirigées. Biologistes, médecins de toute branche et psychologues de tout accabit s'attaqueraient à son arbre généalogique, à ses antécédents héréditaires et à son monde familial, à sa constitution somatique, psychique et puis psychosomatique, à savoir à son organisme, son tempérament et son caractère, sa vie et ses rêves, son intelligence et sa volonté. Des éducateurs s'attaqueraient pédagogiquement à cet homme et à sa progéniture. Viendraient ensuite les sociologues qui s'empareraient des questions relatives à son milieu social, aux influences et aux orientations dont le sujet (c'est-à-dire l'objet) a été, est ou sera sujet (c'est-à-dire objet) et ils jetteraient une vive lumière sur son activité professionnelle et le contexte historique. Mais il est utile que se joignent à ces spécialistes des fractions et de la totalité de l'homme d'autres encore, capables de mener à bien des analyses astrologiques, gra-

phologiques, physionomiques, chiromantiques. Enfin des parapsychologues pourraient se saisir des phénomènes ultra-fluides et méta-psychologiques pour ne rien laisser échapper. L'homme serait donc ainsi compris, analysé, reconstitué, guéri, guidé, soulagé, normalisé. Chaque homme deviendrait comme-tout-le-monde. Les forces obscures de l'hérédité, son corps et son âme, sa santé et ses maladies, son inconscient et son conscient (voire son esprit), son éducation et sa famille, son environnement social et sa propre activité seraient passés au crible. Les puissances de l'Amour et de la Mort, son style de vie et son style de mort, même les facteurs inattendus et événementiels qui ont agi sur lui, trouveraient leur place appropriée. Tous ces aspects, éléments, facteurs et problèmes étant mis en rapport les uns avec les autres et chacun avec l'ensemble, à travers toutes sortes d'interactions et d'interdépendances, que resterait-il encore à faire ? Cette médecine pédagogique et socialisatrice, cette recherche psychosomatique et sociologique, ouverte et polyvalente, dynamique et holistique n'arriveront-elles pas enfin à faire surmonter le poids du péché originel et à ouvrir le champ à l'avènement de la « vérité », c'est-à-dire de l'errance ni vraie ni non-vraie, du nihilisme planétaire ?

---

Marx, penseur de la Nature devenue Technique, aura jusqu'à considérer l'amour comme une forme du travail ; selon lui « la division du travail n'était primitivement que la division du travail dans l'acte sexuel » (*Idéologie allemande*). Marx préconise la suppression du travail et de la division du travail tels qu'ils ont existé ; l'avenir biologique de l'humanité devrait donc être assuré par d'autres activités ; la sexualité, elle aussi, ne peut qu'être dépassée.

---

L'érotisme errant : depuis quelque temps la lutte des classes se rencontrerait avec la lutte des sexes. Aujourd'hui, la femme se virilise de plus en plus et l'homme se féminise. C'est la femme qui semble être à l'avant-plan du monde contemporain. La lutte des sexes aboutira-t-elle à une communauté sans sexes, à l'instauration de l'androgynie (bisexué), à l'établissement d'un être neutre (asexué) ou au règne d'êtres « gynécoïdes » ?

---

L'amour est devenu un faire axé sur la représentation. Il dépasse toute présence. La reproduction de l'espèce tombe sous les coups du rythme général de la production. Il est à prévoir que la *production* — produisant des biens « matériels » et des biens « spirituels » (le bien étant inséparable du mal, ainsi que le matériel du spirituel) s'étendra également sur la production des êtres humains. L'Eros et l'érotisme semblent dépassés. Après la désintégration et la libération du noyau énergétique de la « matière », doit — c'est-à-dire va — venir la production artificielle de la « vie ». C'est la production technique qui se chargera de la reproduction de l'espèce. La technique — qui n'est peut-être pas une simple création humaine — créera techniquement des êtres vivants doués de raison ; seront-ils des animaux méta-physiques ?

Il y eut le temps de la *mythologie* et de la *magie* et il y eut le temps de la *religion*, de la *philosophie* et du *grand art*. Il y eut le temps de la *politique*. Toutes ces puissances sont encore actives. Le cours du temps — la course n'étant que l'aspect le plus grossièrement visible du temps — nous conduit nonobstant à l'ère de la *technique*.

La technique est presque prête à remplacer la politique ; elle s'apprête à administrer le globe, à promouvoir et à gérer l'économie mondiale dans le cadre d'un capitalo-socialisme d'Etat et d'un collectivisme bureaucratique, au nom du moralisme et dans un style petit-bourgeois généralisé et planifié. La différence entre la démocratie et l'autocratie devient de plus en plus inexistante, ainsi que bien d'autres différences. Que se passera-t-il après ? Prenons en vue d'abord ce qui sous nos yeux se passe.

La machine et les appareils (de toute sorte) ne sont-ils pas, par essence, ce qui nécessairement se détraque ?

Quand tout ce qui porte le nom pompeux de *structure* sociale et d'*institution* — étant cependant quelque chose de bien plus ample et profond — quand les *formes* de tout ce qui a été et est se disloquent, se désintègrent et demeurent rongées, quand *religions* et *fois*, *patries* et *communautés*, *Etats* et *partis*, *systèmes* et *idéologies*, *familles* et *mariages* se vident de leur substance, comme se vide

le homard pris dans la corbeille du pêcheur à l'approche du poulpe, quand les *écoles* et les *instituts* construisent sans trêve leurs ruines neuves...

Quand tout ce qui est et se fait se trouve frappé du sceau de l'irréalité — sans nullement devenir romantique ou romanesque — et ne cesse d'être pris dans l'étrange engrenage de la représentation ; quand rien n'échappe à la théâtralité des habitudes moralisantes et morales « fondées » sur l'habitude morale (et sur quelque puissance encore plus secrète), quand tout succombe à la volonté de positivité en plein milieu de destruction et de destruction des structures (les accords maintenant discordants n'ayant jamais été des constructions artificielles) ; quand les services publics et les formalités officielles recouvrent ce qui, sous leurs cendres, ne cesse de couvrir,

alors il ne reste qu'à continuer le jeu — pour ceux qui ne peuvent faire autrement, parce qu'il n'y a pas autre chose à être ou à faire. Continuer en allant de l'avant : sans nervosité excessive et sans fatalisme, continuer à... En anticipant. Et toujours recommencer. Jusqu'à l'éclatement final et fatal — qui viendra bien plus tard qu'on ne le pense.

Le schéma biblique et judéo-chrétien, évolutionniste et bourgeois, positiviste et marxiste marque ainsi les étapes de l'être en devenir de la totalité du monde : Dieu ou Logos ou dialectique du mouvement ; matière, plantes, animaux, hommes doués de pensée, réalisant et matérialisant leur pensée, prenant conscience du processus global et marchant vers l'histoire universelle et le salut eschatologique, sacré ou profane. Nous suivons encore tous ce chemin. On semble attendre le prochain chaînon qui doit être technique. Jusqu'à quand le monde étouffera-t-il sous ce schéma ? Jusqu'à la désintégration finale ? Tout ne commence-t-il pas par une catastrophe initiale et ne trouve-t-il pas sa fin dans une catastrophe fatale ? Que signifient néanmoins commencement et fin dans l'horizon de la Totalité et du Néant ?

Le *Platonisme*. L'*Aristotélisme*. Le *Christianisme* (tantôt platonisant, tantôt aristotélisant). Le *Cartésianisme*. L'*Hégéliano-Marxisme*. Voilà les grandes visions du monde qui régèrent l'histoire de l'Occident et sa tendance à l'expansion.

sion mondiale. Commencerons-nous enfin à comprendre que ces pensées devenues visions et réalités du monde, -ismes et idéologies, que tous ces types de pensée sont morts, bien que fortement survivants, pour nous adonner à une pensée planétaire qui, plus qu'anticipatrice, sera pensée ?

L'éternel retour du même ne fait pas l'identique revenir infiniment. Autre est l'énigme de la répétition et de la rotation, du cycle de la productivité et de la reproduction. Pourquoi, dès l'origine, tout semble déjà joué ? D'où vient la force explosive du pressentiment ?

Le devenir éternel bien compris ne peut que vouloir dire : être en devenir du monde dans le *Temps* — et non pas dans l'éternité — course errante de la totalité de la non-totalité, *Jeu* du monde ouvert, *Monde* sans origine saisissable et sans aboutissement prévisible.

KOSTAS AXELOS.

## LA PENSÉE ANTICIPATRICE

### (QUESTIONNAIRE)

- 1) *Pourrez-vous essayer d'entrevoir l'avenir de l'humanité ?*
- 2) *Quelles sont les perspectives les plus lointaines que vous pouvez imaginer (au cas où vous envisageriez plusieurs hypothèses, nous serions heureux que vous puissiez les formuler) ?*
- 3) *Quelles sont les perspectives, à moyen terme et à très long terme, biologiques que vous pouvez supposer (mutations dirigées de l'homme, transformation de l'espèce, et dans quel sens, remplacement de l'homme par de nouvelles créatures, androïdes ou autres) ?*
- 4) *Quelles sont les perspectives sociologiques (communisme, disparition de l'Etat, cités journalières, etc.) ?*
- 5) *Quelles sont les perspectives techniques ?*
- 6) *L'homme pourra-t-il supprimer la mort ? De quelle façon ?*
- 7) *Pensez-vous qu'il existe dans d'autres planètes d'autres intelligences supérieures à l'homme ? Pouvez-vous les imaginer ?*
- 8) *Y a-t-il des limites que ne saura jamais franchir la science humaine ?*

*Quelles sont-elles (par exemple : remonter le cours du temps, etc...) ?*

- 9) *Pouvez-vous imaginer l'avenir du monde ? Désintégration finale, éternel retour, éternel devenir, ou quoi ?*
- 10) *L'infiniment grand et l'infiniment petit se rejoignent-ils en quelque point ?*
- 11) *Faut-il espérer ou désespérer ? Si cette question n'a aucun sens, pourquoi ?*
- 12) *L'homme saura-t-il un jour qui il est ? Ou le sait-il déjà ?*
- 13) *Remarques, suggestions, idées non envisagées par le questionnaire ci-dessus.*

### RÉPONSE DE JACQUES BERGIER

1. Oui, j'estime que c'est possible, mais je me rends compte que le véritable avenir sera dominé par des forces dont je ne peux avoir la moindre idée. Descartes ou Pasteur n'avaient pas dans leur vocabulaire le terme « rayons cosmiques ».

2. Je ne pense pas pouvoir faire de la prédiction rationnelle au delà d'un siècle. C'est vers 2050 que je place dans l'avenir la preuve de l'existence d'autres intelligences dans l'univers. Cette preuve sera probablement apportée par des détecteurs de radiations installés sur des stations dans l'espace. Et cette simple preuve d'intelligences existant quelque part ailleurs dans l'univers changera le futur au delà de ce que je peux imaginer.

3. Je pense qu'une mutation de l'espèce n'est pas en vue mais que dans le siècle à venir l'homme pourra apprendre à penser mieux qu'il ne le fait et à enregistrer sa pensée. Le toposcope multiple à 40 voies des Russes a l'air de permettre d'ores et déjà le début d'un tel enregistrement. La conservation et la reproduction de la pensée vont apporter une nouvelle dimension au fonctionnement de notre cerveau.

4. Je crois à l'avènement prochain (vers 2000 par exemple) d'une cryptocratie, c'est-à-dire d'un système social nouveau où non seulement les hommes ne sauront pas qui les gouverne, — ce qui est déjà le cas, — mais où il leur sera interdit *explicitement* de le demander.

5. Les perspectives techniques prévisibles (dans le cas où une guerre mondiale pourrait être évitée), sont :

Machines sans parties mobiles, utilisant des cristaux et non pas des pistons ou des rouages.

Télécommunications pour tout le monde, chaque habitant du globe pouvant communiquer instantanément avec tout autre habitant.

Energie illimitée, grâce à la fusion de l'hydrogène.

Etablissement de communications avec les animaux supérieurs, et peut-être même avec les insectes, grâce aux machines à traduire.

Colonisation du fond des océans.

Exploration du système solaire.

6. Je ne pense pas que l'on puisse supprimer définitivement la mort, car même les atomes sont mortels. Tout noyau peut un jour rencontrer un antinoyau et périr. Mais on peut imaginer une prolongation de la vie biologique pendant quelques siècles, et une prolongation quasi indéfinie de la conscience humaine enregistrée dans les niveaux d'énergie d'un cristal.

7. C'est probable. Une intelligence supérieure pourrait par exemple disposer d'un cerveau où les communications se feraient non pas le long des nerfs et lentement, mais au moyen des rayons infra-rouges dans un réseau de neurones à trois dimensions. La bande passante extrêmement large des infra-rouges permettrait des nuances de pensée qui nous sont inimaginables et une rapidité de raisonnement surpassant nos meilleures machines.

8. Je ne le crois pas. En ce qui concerne le temps, des expériences d'inversion sont en cours au National Bureau of Standard à Washington.

9. Je pense que l'univers est un éternel devenir sans fin ni commencement. Le nombre de combinaisons possibles est alors transfini et il n'y a pas d'éternel retour.

10. Je ne le crois pas. L'univers n'est pas une série de boîtes chinoises, l'atome n'est pas un système solaire en miniature et les méta-galaxies sont qualitativement différentes des galaxies.

11. Il faut certainement espérer.

12. Il le sait déjà. Comme l'a dit John Campbell : « la biologie, la psychologie, la sociologie sont des sciences où des systèmes d'acides aminés en étudient d'autres plus simples ou plus compliqués. »

Je ne puis répondre à aucune de ces questions puisque j'en conteste le principe même...

1. Est-il possible de concevoir une existence échappant à notre expérience actuelle du temps ? Est-il possible d'appliquer notre réflexion à ce qui est encore sans objet ? Il existe plusieurs définitions du futur, mais la pire me semble être celle qui déduit l'avenir du présent. Les historiens ou les ethnologues d'autrefois prêtaient aux hommes du passé et aux hommes d'autres civilisations leurs cadres de pensée européens. C'était un peu ridicule. Le même ridicule ne frappe-t-il pas ceux qui spéculent sur l'avenir ?

2. J'entends peu de chose aux recherches de la science moderne et ce qu'en disent les publications non spécialisées paraît insuffisant ; il me semble cependant que ces recherches visent, depuis plus de vingt ans, à abolir nos diverses idées sur le temps et à fonder sur le seul présent (qu'il faudrait définir d'une nouvelle manière) ce qui, autrefois, impliquait une double perspective vers le « passé » et vers le « non encore vécu ». Cette réconciliation du « diachronisme » et du « synchronisme » serait aussi bouleversante que le fut autrefois la « révolution copernicienne ». Et ici j'anticiperai, moi aussi, pour me demander si l'anticipation ne sera pas elle-même détruite par ce qui nous donne envie d'anticiper !...

3. Dans ces conditions, ne devrions-nous pas faire porter notre réflexion moins sur ce que sera le monde futur que sur les conséquences bouleversantes des découvertes de la science sur nos modes de pensée ? Bachelard avait entrepris cela bien avant la guerre. J'attends avec curiosité le Valéry post-atomique.

4. Si l'on met l'accent sur « anticipation » et non sur « pensée », il faut alors rappeler l'immense force de l'utopie dans l'histoire européenne depuis trois siècles, depuis que s'est opérée la révolution copernicienne et que la religion n'a pas dévoré les ressources d'énergie des individus.

Ce vaste courant a été effacé, oublié, caricaturé. On a voulu opposer le « socialisme utopique » et le « socialisme scientifique » et je voudrais bien qu'on me montrât un seul exemple prouvant la capacité de la méthode marxiste à

prévoir les événements : partout ce ne sont qu'échecs corrigés, risques, paris, coups de chance, etc... Partout la terreur a été le moyen compensatoire par lequel la pensée socialiste qui se voulait scientifique a prétendu affirmer son droit à la prévisibilité scientifique !

Marx nous apparaît bien davantage aujourd'hui comme un grand utopiste et le communisme irréalisé dans le monde — donc inexistant — une des plus formidables utopies.

Qu'est-ce que cela cache ou révèle ? Que l'utopie est une force non rationnelle, une manifestation de l'énergie contenue dans les cadres rigides de la société et qui cherche à exploser, une des manières pour la liberté de se glisser dans les interstices des déterminismes écrasants. Tout se passe comme si l'utopie en tant que rêve, anticipation imaginaire (et non attitude scientifique !) était une tentative pour retrouver et récupérer la spontanéité humaine. En ce sens, presque toutes les grandes méthodes de pensée et les grandes philosophies du siècle dernier sont des utopies qui ont pris le masque de la philosophie : nietzschéisme (1), psychanalyse, marxisme, socialisme impliquent ce retour à la spontanéité et à la liberté, cette abolition des jugements de valeur d'origine sociaux.

On trouve la même force dans le roman du siècle dernier et la même tentative délirante pour tenter de fonder à nouveau l'existence humaine. Ici, l'attitude imaginaire et l'attitude existentielle se confondent, non comme le voudraient les phénoménologues comme deux simples attitudes de la conscience, mais comme les éléments d'une expérience polyvalente, infiniment complexe, capable d'inventer des émotions, des sensations et des formes d'expression nouvelles. Là encore je dirai que la spéculation scientifique m'intéresse moins que la qualité et la force de l'expérience possible qu'elle suggère, la somme d'expérience vivante et de spontanéité qu'elle peut entraîner. Hölderlin compare Rousseau à un « aigle volant au-devant des orages » : c'est un peu le « destin » de toutes les utopies : elles sont probablement brisées mais chacune d'elle apporte une image plus grande de liberté.

(1) Je parle du nietzschéisme tel qu'il est — et non tel qu'il apparaît, déformé par les tripotages d'une sœur abusive, les nazis et ceux des marxistes qui l'ont critiqué à partir de l'interprétation fautive qu'on en a donnée

1. Tous les problèmes anthropologiques sont à double tranchant : il faut tenir compte, d'une part, d'une situation historique (économique, politique, technique, idéologique), d'autre part du facteur de liberté, facteur humain typique. L'avenir de l'homme sera fait par l'homme avec les seuls outils que le siècle lui donne et qu'il perfectionne. Quoi qu'il en soit, le demi-siècle qui commence amorce pour l'espèce humaine un tournant décisif : l'homme, maître de l'énergie cosmique et des systèmes asservis de la cybernétique, peut déléguer ses fonctions subalternes ; assumant l'organicité, il peut *organiser* l'univers ; l'histoire cicéronienne n'est plus *magistra vitae* et l'avenir peut être tel *ut vita historiae magistra sit*.

2. Si l'on se garde de tout pronostic divinatoire, il est toutefois légitime de prévoir l'abolition universelle de la propriété privée des moyens de production, c'est-à-dire l'avènement du communisme et le dépérissement de l'Etat qu'il comporte. La disparition de l'aliénation prolétarienne doit signifier l'emprise totale de l'homme sur le règne inorganique et sur les espèces inférieures ; elle prélude aux premiers rapports libres d'homme à homme. Les problèmes que poseront cette emprise et cette liberté, nul ne peut les prédire.

3. Maître des choses, l'homme le sera de sa propre substance. Nous pensons toutefois que l'apparition de la conscience réflexive (ou du second système de signalisation), caractère essentiel et niveau qualitatif atteint par l'homini-sation, représente un coup d'arrêt à l'évolution organique de la race humaine. La néo-mystique suppose une évolution « continuée », comme on parlait de « création continuée ». Au contraire, nous pensons que le développement dialectique homme-milieu suppose un arrêt sensible des transformations organiques humaines puisque la conscience, l'outil, le langage permettent à l'homme de s'adapter au cosmos et de le dominer en dépit de toute modification organique (il subsiste un facteur de croisement et d'unification des races qui doit être progressif). S'il le désire, l'homme pourra donc modifier, par mutations dirigées, les terrains physiologiques (notamment les hérédités morbides), mais c'est l'action de son intelligence sur l'univers qui sera prépondérante.

4. L'avènement du communisme et le

dépérissement de l'Etat seront contemporains de la totale liberté individuelle et verra la dispersion des cités fourmières engendrées par le capitalisme et la concentration industrielle.

5. Domestication de l'énergie atomique, de l'énergie solaire, utilisations diverses de la disparité et de la structure antithétique du couple énergie-inertie.

6. Il est certain que l'homme peut accroître son espérance de vie : par l'hygiène générale, par la lutte anti-bactériologique, par le *renouvellement de son milieu intérieur polarisé* (cf. le milieu intérieur polarisé des accumulateurs). Il est certain d'autre part que les cultures de tissus organiques homogènes sont pratiquement immortelles. Toutefois, dans le cas d'organismes complexes, c'est la symbiose de colonies cellulaires hétérogènes qui doit être considérée et leur disfonctionnement est facteur de mort (notons que les tissus nerveux sont impuissants à se renouveler).

7. L'étude statistique de la matière galactique démontre que, dans l'univers, des planètes innombrables portent des êtres vivants, sensibles donc et pourvus d'une intelligence en rapport avec leur degré d'évolution. Imaginer leur intelligence, c'est imaginer la différenciation de leur système de signalisation.

8. Ou bien cette question est d'inspiration mystique (est-il possible de communiquer avec l'Ame du Monde, avec l'Eternel ?), ou elle est rationnelle et, dans ce cas, il faut affirmer que la connaissance du réel est inépuisable, que l'invention de l'homme doit poursuivre l'invention permanente du devenir.

9. Il est possible d'imaginer l'avenir de notre système solaire à la lueur de nos connaissances sur les devenirs galactiques (cf. la mise à jour la plus récente : *Origine et évolution des mondes*, par Evry Schatzman, A. Michel). Notre Terre est vouée à la mort mais les migrations inter-galactiques nous seront peut-être permises.

10. Les constantes universelles : vitesse de la lumière, constante de gravitation, quantum élémentaire d'action font la jonction.

11. L'homme est libre de désespérer et de renoncer au monde. Il est libre aussi de combattre et de jouir, à quoi sa nature le pousse.

12. Dès maintenant, une somme de connaissances paléontologiques, biologiques, neurologiques, électroniques, socio-

giques, permettent à l'homme de se situer dans le devenir cosmique. Cet effort de synthèse est la tâche du demi-siècle.

13. Une question fondamentale est absente de cette enquête ; elle pouvait concerner le rapport dialectique entre connaissance et praxis. L'homme ne peut comprendre et prévoir que *le monde qu'il fait*. De l'ignorance de ce rapport procèdent les philosophies de l'absurde et du désespoir mais aussi le mépris de la science et de la révolution.

#### RÉPONSE DE DIONYS MASCOLO

L'une des questions tranche sur les autres. C'est la onzième : « *Faut-il espérer ou désespérer ? Si cette question n'a aucun sens, pourquoi ?* » La seule dont les auteurs du questionnaire doutent qu'elle ait un sens, elle est en vérité la seule, dans ce contexte, qui ait un sens. Son sens dépend précisément du non-sens des autres. Y répondre n'est possible qu'en raison du refus de répondre qu'on oppose aux autres. Et inversement. Les auteurs du questionnaire sont donc conséquents, bien que naïfs. Mais puisque aucune des autres questions prise en particulier n'a de nécessité, il suffira, pour faire à toutes une réponse d'ensemble (ce qui revient à faire une critique du questionnaire) de répondre à la onzième

— « Il faut évidemment désespérer. Car s'il fallait cesser de désespérer c'est alors qu'il faudrait désespérer le plus. Cela bien posé, d'ailleurs, tout espoir est permis. La question n'a donc, si vous y tenez, aucun sens en effet. Mais il est indispensable d'y répondre. Elle est nécessaire. »

\*\*

Remarquons tout d'abord que la question N° 7 est singulière (elle indique bien quel douteux optimisme inspire tout le questionnaire). Elle traite en opinion ce qui est une certitude scientifiquement établie. Les probabilités le disent : une infinité de planètes appartenant à des systèmes solaires différents de notre galaxie aussi bien que d'autres galaxies, réunissent toutes les conditions qui permettent l'apparition de la vie. Un nombre incalculable d'entre elles sont infiniment plus anciennes que la Terre. Voilà bien l'une des plus certaines raisons de désespérer qu'il nous soit permis d'avancer. Et nouvelle. En même temps que nous conquérons l'espace, nous apprenons que nous sommes vraiment enfer-

més dans « ce petit canton de l'univers », ou ce cachot : le système solaire ; sans espoir d'en sortir ; et que toutes les œuvres de l'humanité périront avec elle. Il faudrait être anormal pour n'en pas ressentir quelque claustrophobie. D'autres intelligences, incomparablement plus évoluées que nous, jouissant de millénaires d'avance sur nous, ne sont pas parvenues à passer ces limites. *Cela est certain*. Sinon, nous en saurions quelque chose. Il faut donc croire que ce sont là de vraies limites, définitives, ou : *désespérantes*. En même temps que nous dépassons de petits impossibles (dont nous doutions d'ailleurs), une grande impossibilité définitive s'installe dans les esprits.

Je vois d'autres raisons de désespérer. J'en vois une exactement dans chaque raison d'espérer implicite du questionnaire.

Il y est question par exemple de *mutations dirigées* de l'homme, de *transformation* de l'espèce, d'*androides*, de *suppression de la mort*, etc.

Chacune de ces questions procède certes, en principe, d'un souci métaphysique. Pourtant ce souci reste comme entravé, honteux de lui-même, et incapable de s'avouer pour ce qu'il est. Las d'une cure manifestement *positiviste*, — vraie cure de sommeil philosophique — tiré de ce sommeil par une situation où l'humanité tout entière semble mise en demeure, en toute conscience, et vraiment comme un seul homme, d'accomplir ou de reporter à plus tard son suicide (c'est-à-dire l'acte métaphysique par excellence), ce souci métaphysique n'ose toutefois s'exposer que déguisé des oripeaux de la science. Sans cette couverture scientifique, sans doute n'oserait-il toujours pas le faire. Le titre même du questionnaire en témoigne. On regrette, mais il n'y a pas de *pensée anticipatrice*. Cela n'existe pas. La littérature d'anticipation existe, et elle a son charme. Préservons ce charme, et pour ce faire, remettons-la, elle, à sa place. On s'en voudrait de médire de Jules Verne et de ses successeurs modernes, enfantins ou adultes. C'est un délire pseudo-scientifique qui fait parler à ce propos de *pensée anticipatrice*. Ou cette « pensée » — ce qui se prend pour tel — est ce délire lui-même.

Il y a une imagination scientifique : précisément celle des savants. Il ne faut pas moins d'audace imaginative pour être savant, ou mathématicien, que pour

être poète ou métaphysicien. Où l'esprit hypothétique est tari, ni poésie ni mathématique n'apparaîtront jamais. Mais à confondre science et imagination poétique, on risque de ne servir bien ni l'une ni l'autre. La « pensée anticipatrice » est cette confusion. Elle est un recul devant le jeu proprement poétique comme devant le jeu proprement métaphysique, en même temps qu'un excès de familiarité présomptueuse à l'égard de la science. Il semble que l'on voudrait « rendre scientifique » l'imagination poétique. Cela ne se conçoit qu'au mépris de l'imagination poétique, et au détriment de la grande imagination scientifique. Il y a plus d'imagination dans les hypothèses scientifiques des savants que dans toutes les anticipations dites scientifiques.

Edgar Morin est allé jusqu'à proposer la formule : « l'avant-garde se nomme anticipation », et plus exactement, jusqu'à suggérer la vérité, même rétrospective, de cet aphorisme : « *L'avant-garde a toujours eu un nom : anticipation* ». Ce *toujours* nous éclaire. Le prophétisme s'y lit. Il serait plus sérieux de dire : « L'avant-garde a toujours eu un nom : la fonction prophétique ». Cela serait plus évident, et se soutiendrait mieux. Cela pourrait s'attirer en même temps la raillerie, il est vrai. « Prophétie » devient donc anticipation « scientifique ».

C'est sous cet angle que le phénomène doit intéresser le plus. D'évidence, il ne s'agit pas d'un renouveau de la pensée (ou de la « fonction ») métaphysique. Encore une fois, c'est la situation actuelle de l'homme dans la nature (la domination de l'énergie atomique) qui est devenue directement, et comme pratiquement, une situation métaphysique. En face de quoi l'affolement des esprits secrète cette réaction pseudo-philosophique. Il s'agit bel et bien d'un manque de sang-froid philosophique, d'une impatience, et d'un retour au stade de l'inquiétude métaphysique enfantine. Refuge.

Nous ne savons pas encore ce que nous sommes que nous aurions à nous préoccuper déjà de savoir ce que « nous » serons quand nous ne serons plus ce que nous sommes ! Que dire ? Ce n'est pas seulement forcer sa nature. C'est se forcer à la pensée de l'Autre absolu. L'absurdité en est trop flagrante. Continuons plutôt à nous exercer sur le mot de Dieu, qui existe dans toutes les langues, et sur lequel on est loin d'avoir tout dit. Au vrai, cette impatience est



aussi une distraction de la tâche philosophique, un recul devant elle, et une manière de s'en débarrasser sans franchise. La question : « Où allons-nous ? » passionnante certes, n'a qu'à peine d'intérêt au prix de celle-ci : « D'où venons-nous ? » Spontanément, dès sa naissance, dans l'enfance, l'élan métaphysique nous projette dans le rêve de devenir autre chose, *n'importe quoi d'autre*. Il n'est jamais question de devenir un homme. Cela dégoûte. Ce n'est qu'ensuite, devenu un homme par l'effet du temps, humanisé, que l'on songe à chercher ce que c'est que l'homme. Début de la philosophie. Autrement profonde est alors la question des origines.

L'autre question, faussement profonde, n'est jamais que celle de ma mort : il s'agit toujours d'imaginer une décomposition ou une autre. Ce n'est pas sans intérêt. C'est surtout comique. Il se pourrait bien que le dernier acte de la tragi-comédie qui se poursuit depuis les cavernes (d'où nous ne faisons que sortir) fût celui-ci (et qu'il fût proche) : une mutation de l'espèce. De telles imaginations, irrépressibles, n'ont cependant qu'un très mince intérêt. Que m'importe à moi la mutation de ce dont je ne connais pas encore la nature ? D'autre chose, passe encore. Mais de nous, c'est en tout cas imaginer que nous ne nous connaissons jamais. Derechef, c'est imaginer notre mort, et rien d'autre. Parler *d'espoir* à ce propos, c'est plaisanter. Et vraiment plaisanter. La question N° 6 : « *L'homme pourra-t-il supprimer la mort ?* » n'est pas moins désespérante que les autres. C'est encore une manière de me faire imaginer *ma mort*, que de m'inviter à penser à un « homme » qui aurait « supprimé la mort ». En réaction, on protesterait plutôt : « Je tiens absolument à ma mort », et cela par véritable instinct de conservation, aussi bien que par instinct de conservation philosophique ; jusqu'à nouvel ordre, cela seul en effet (ma mort certaine) m'assure qu'un très faible, très modeste et très puissant espoir est permis : qu'il n'est pas vain d'essayer de comprendre quelque chose (à moi-même et au monde).

Au risque de paraître rétrograde, il faut récuser « l'avant-garde » anticipatrice. Avant-garde peut-être, assurément celle d'un obscurantisme nouveau. Il faut être impétueux avec flegme, en ces matières comme en d'autres. L'équipe d'*Arguments* prépare avec peut-être trop de hâte son essaimage dans les constellations. Elle voit la Totalité s'ouvrir à elle

et dût s'ouvrir à la Totalité. Pour moi, je ne vois toujours qu'un firmament tremblant et vague, laiteux, incertain, nullement attirant, et que je peux trouver beau quelquefois, s'il est bien entendu que je suis d'ici, et que j'y reste. S'ouvrir à la Totalité n'est pas mal, si ce n'est pas se laisser simplement envahir par la vermine innombrable et stérile de l'Infini. J'entends bien le chœur de ses carabiniers chanter « Ouvrons, ouvrons, ouvrons-nous ». Je ne vois que des monades chantantes ; non pas ouvertes ; ou juste assez ouvertes pour en être saisis de vertige.

#### RÉPONSE D'EDGAR MORIN :

1. On peut aujourd'hui entrevoir que l'avenir de l'humanité n'est pas limité par des déterminismes physiques, biologiques et sociologiques infranchissables. Tout ce qui semblait fixé et constant à la pensée du siècle précédent apparaît aujourd'hui comme variable et modifiable.

Jusqu'à une époque récente toutes les perspectives raisonnables d'avenir restaient enfermées dans le cadre de la nature psychologique et physiologique de l'homme, de notre espace planétaire et de notre temps irréversible, considérés comme des coordonnées invariables à l'intérieur desquelles se modifient la culture et la société. Aujourd'hui les progrès de la connaissance théorique et les possibilités nouvelles de la technique nous conduisent à relativiser tout ce que nous considérons comme absolu. Du même coup, l'avenir à la fois s'éclaire et s'obscurcit : il s'obscurcit parce que nous ne pouvons plus projeter dans le futur ces points de repère stables que sont l'homme, la terre, le réel. Il s'éclaire en tant que possibilité infinie. Ce qu'on peut donc entrevoir aujourd'hui, c'est que l'avenir de l'humanité est une possibilité infinie, ou, si l'on veut, indéfinie.

2. L'hypothèse la plus lointaine que l'on puisse imaginer est celle où toutes les barrières infranchissables qui séparent l'homme du microcosme (l'univers microphysique) et du macrocosme (le cosmos métagalactique), du présent et de l'avenir pourront, de quelques manières, être traversées par ce qui sera l'héritier de l'homme. Je dis traversées et non abolies. Et, dans cette hypothèse, en dépit de tous les progrès, de toutes les barrières surmontées, de toutes les contradictions levées, réapparaîtraient d'au-

tres contradictions, d'autres barrières, ou les mêmes, élargies, amplifiées, approfondies — et l'homme ou son héritier restera pascalien — tourmenté entre les deux infinis — kantien — se heurtant aux antinomies de son esprit et aux limites de l'existence phénoménale —, hégélien — en perpétuel devenir à la recherche de la totalité qui fuit.

Ceci dit, on ne peut repousser absolument l'hypothèse où les barrières entre le cosmos et l'homme seraient, non pas seulement franchissables, mais abolies. Dans ce cas, le destin de l'homme se confondrait absolument dans le destin cosmique, ce qui dépasse toutes nos possibilités intelligibles actuelles.

3. Je crois que d'ores et déjà peuvent être considérées comme raisonnables : a) les hypothèses de modification génétiques de l'homme, b) les hypothèses de création par des moyens non génétiques d'une espèce intelligente nouvelle, les « androïdes » de la science-fiction, c) l'hypothèse de la création d'intelligences purement et simplement inanimées, comme par exemple des cerveaux électroniques d'un type supérieur. Des rapports complexes pourraient se nouer entre les hommes et une Grande Penseuse électronique, qui serait comme la matrice mentale dépositaire du capital intellectuel de l'espèce. Elle pourrait soit jouer le rôle de Grande Conseillère, soit le rôle de l'Etat, c'est-à-dire exprimer la volonté générale universelle. Il n'est pas impossible dans ce sens, que puisse se développer un totalitarisme et un culte de la Grande Conseillère. Il n'est pas impossible que des conflits puissent s'élever, non seulement entre hommes et androïdes, mais entre les hommes et la Grande Penseuse.

De toutes façons, je crois que l'espèce biologique de l'*homo sapiens* sera dépassée par un complexe techno-bio-intellectuel post-hominien, qui en sera l'héritier, et qui lui-même évoluera. Cet héritier de l'homme sera le cosmopithèque.

4. L'unification politique, sociologique et culturelle de la planète est inéluctable, sauf catastrophe majeure qui entraînerait une régression générale. L'évolution des rapports U.R.S.S.-U.S.A. déterminera dans l'immédiat la rapidité de ce processus.

Avec l'unification politique s'ouvrira une alternative dont l'issue pèsera sur l'avenir de l'humanité. Ou bien cette unification sera organisée et contrôlée par une bureaucratie suprême ou même

une « crypto-cratie » comme le dit Jacques Bergier, ou bien elle prendra forme fédérative, libertaire, ce qui permettrait d'entrevoir le véritable socialisme : la gestion directe à tous les échelons de la société, par les conseil collectifs élus et contrôlés par producteurs, consommateurs et citoyens.

De toute façon, le problème fondamental que pose dès aujourd'hui la critique du stalinisme et du néo-capitalisme se posera dans les décades et peut-être le siècle à venir de façon de plus en plus déterminante ; ou bien l'ensemble de l'humanité se transformera en *intelligenzia*, détruira toutes les formes de domination et d'exploitation et prendra collectivement en main ses destins, ou bien l'humanité sera un troupeau, une fourmilière, une masse consommatrice, dirigée par une *élite de pouvoir*. Le pouvoir sera-t-il partagé entre tous, c'est-à-dire brisé ? Ou au contraire survivra-t-il sous forme d'un appareil suprême à l'état pur ? Telle est l'ouverture en l'air à cheval qui se dessine en ce demi-siècle, et dont l'issue sera décidée par les conflits du xxi<sup>e</sup> siècle.

Le xx<sup>e</sup> siècle est celui du capitalisme d'Etat et du socialisme d'Etat ; le xxi<sup>e</sup> siècle sera le siècle du socialisme contre l'Etat. A nous de préparer ces luttes, dès aujourd'hui, par la sociologie et l'action, comme Marx sut préparer les luttes du xx<sup>e</sup> siècle.

D'autre part, le xxi<sup>e</sup> siècle verra la suppression de la faim et du sous-développement en Asie et en Afrique. L'ensemble de la planète accédera à la culture bourgeoise du bien-être et du confort. Alors apparaîtra le vide effroyable, la médiocrité et la stérilité de cette culture. Alors commenceront les luttes pour une nouvelle culture, qui se lieront aux luttes politiques pour le socialisme authentique, une culture de l'épanouissement, de la poésie, du jeu, du dépassement.

5. Les perspectives techniques sont illimitées. Actuellement elles tendent à a) décharger les hommes de toute peine physique, b) satisfaire les besoins hédonistes (confort, bien-être), c) satisfaire les besoins magiques.

Les techniques se développeront dans ces trois sens, mais elles feront des progrès décisifs dans le domaine des besoins magiques : aujourd'hui, la technique n'apporte que des palliatifs ou des dérivatifs à ces besoins : palliatifs les

onguents de beauté, hormones, etc., qui ne rajeunissent pas vraiment le corps féminin, dérivatifs les rêves en série prodigués par cinéma, radio, télévision. On peut prévoir le rajeunissement réel (voir question 6) et de nouvelles techniques pour intégrer l'imaginaire dans la vie.

On peut prévoir le développement de toutes les possibilités télécommandées et téléguidées, c'est-à-dire la satisfaction immédiate des désirs, qui ouvrent la voie à la réalisation des deux ambitions humaines fondamentales : le *dédoublement* (pouvoir être ici et là simultanément) et la *métamorphose* (pouvoir être autre et demeurer soi-même).

6. L'homme pourra assez rapidement conquérir l'amortalité, c'est-à-dire supprimer la fatalité du vieillissement, donc de la mort, soit par une intervention génétique, soit par intervention somatique (sérum de jeunesse et techniques éliminant les mécanismes de la sénescence). Il pourra corrélativement éliminer les maladies. Il pourra enfin procéder à de véritables restaurations sur les corps accidentés. Ainsi, il ne subsisterait que le danger limite de mort par accident très grave.

Cette immortalité ne sera pas une véritable immortalité, puisque tout risque de mort ne sera pas éliminé, puisque également la vie humaine sera prolongée certes indéfiniment, mais non infiniment. La mort de l'humanité sera liée à la mort du cosmos, ou du moins du système planétaire, solaire ou galactique auquel elle est liée. L'humanité sera donc délivrée de sa propre mort, mais confrontée à la *grande mort* cosmique : son destin se haussera au destin du monde.

7. L'existence d'autres intelligences en d'autres mondes est une certitude statistique et logique. Peut-être certaines d'entre elles nous contrôlent-elles, jouent-elles avec nous, ce qui serait cruel, mais nullement incompatible avec l'intelligence expérimentale, qui joue avec des cobayes et des têtards...

8. Les possibilités de la science sont illimitées, mais la limite de cette illimitation est la totalité. Car la totalité absolue est le néant. La limite est l'impossibilité d'être *tout*. C'est d'ailleurs la limite du monde lui-même, à qui il manque quelque chose, et qui précisément *est* parce qu'il lui manque quelque chose.

9. — Tout semblerait indiquer que le

cosmos va vers une désintégration, et qu'il soit comme une gigantesque explosion irréversible à partir d'un noyau originaire d'hydrogène. Mais tout se passe comme si l'intelligence, dont nous ne connaissons que l'aspect humain, soit une force d'intégration en lutte contre la désintégration... A vrai dire, tant que nous demeurons aussi ignorants sur la nature du temps, en dépit de l'acquisition déjà fantastique de la relativité einsteinienne, nous serons incapables de poser le problème autrement que dans le cadre du devenir qui nous apparaît à travers l'astronomie (dilatation de l'univers).

10. J'y songe souvent, mais jusqu'à présent tout m'indique que c'est une illusion plutôt qu'une intuition.

11. Espérer et désespérer sont liés. Le désespoir révèle les limites de l'espoir, et l'espoir les limites du désespoir. Mais le désespoir correspond à la face inerte de la réalité et l'espoir à l'action. Dans ce sens, l'espoir est plus vrai que le désespoir.

12. L'homme est un microcosme. Si secret du monde il y a, il possède ce secret en lui. Mais il ne l'a pas déchiffré. Notre corps naît, se développe, fonctionne et meurt en dehors de notre conscience. Notre conscience n'est elle-même qu'à la surface de notre esprit. Tous nos mécanismes physiques, chimiques, biologiques, presque tous nos mécanismes mentaux s'opèrent en deçà et par delà notre conscience. Nous sommes à peine moins inconscients que des Zombies. Dans ce sens, le secret du monde est en nous, et le secret de l'homme est dans le monde. Cela signifie aussi que le monde n'est peut-être pas plus avancé, pas plus éclairé que l'homme.

Le monde serait comme nous, aveugle comme nous, un peu idiot, un peu génil comme nous, ne sachant pas ce qu'il veut, ce qu'il peut, comme nous. Et pourtant, habile, inventif, ingénieux, comme nous, affreux et admirable, comme nous... Cela pourrait réhabiliter l'anthropomorphisme, comme moyen de connaissance du monde, et le cosmomorphisme comme moyen de connaissance de l'homme.

ETES-VOUS ABONNE

A

ARGUMENTS ?

# ARGUMENTS

A PUBLIÉ :

dans son numéro 7 :

## PROBLEMES DE LA DIALECTIQUE

avec MARTIN HEIDEGGER, EDGAR MORIN, KOSTAS AXELOS, JACQUES HOUBART

dans son numéro 8 :

## LA CRISE FRANÇAISE

avec JEAN DUVIGNAUD, ALAIN TOURAINE, EDGAR MORIN, CLAUDE LEFORT

PUBLIERA

des études et discussions sur :

LA CRISE FRANÇAISE (suite).

LA CLASSE OUVRIERE FRANÇAISE (par une équipe de sociologues et d'ouvriers).

LA NOUVELLE ELITE EN U.R.S.S., par GEORGES FRIEDMANN.

RÉFORME ET RÉVOLUTION, par P. HERVÉ et D. MASCOLO.

MARX ET NOUS, par P. FOUGEYROLLAS, D. GUÉRIN, P. NAVILLE.

LA GAUCHE FRANÇAISE ET LE PROBLEME COLONIAL, par A. MEMMI, J. M. DOMENACH, G. MARTINET, C. DUCHET.

LA CRITIQUE LITTÉRAIRE (enquête dirigée par J. DUVIGNAUD).

DICTIONNAIRE DE MYTHES DE LA GAUCHE.

etc..., etc...

## SOCIALISME OU BARBARIE

Au sommaire du n° 25 :

LA CRISE FRANÇAISE ET LE GAULLISME :

S. Chatel et P. Canjuers : La crise de la république bourgeoise.

F. Laborde : La guerre « contre-révolutionnaire », la société coloniale et le gaullisme.

Cl. Lefort : Le pouvoir de de Gaulle.

P. Chaulieu : Perspectives de la crise française.

### TÉMOIGNAGES

Les ouvriers de Renault et Mors, les employés d'assurance, les enseignants, les étudiants de la Sorbonne, Témoignages du Mans, Tribune Ouvrière, la manifestation du 28 mai.

### DOCUMENTS

Tracts publiés par : le groupe Pouvoir Ouvrier, Tribune Ouvrière, le Comité d'Action Révolutionnaire, les étudiants de Socialisme ou Barbarie, un groupe d'employés.

En vente kiosques et librairies, 104 p. 200 fr.  
42, rue René-Boulanger, Paris-x°  
C.C.P. 11. 987 19.

## LETTRES NOUVELLES

Directeur : MAURICE NADEAU

SOMMAIRE DE SEPTEMBRE (N° 63)

Ernst Bloch : L'homme est tendu en avant.

J. J. Mayoux : La « saison en enfer » de Melville.

Marie-Jeanne Dury : Poèmes.

Edouard Glissant : La Lézarde.

Vasko Popa : Jeux.

Bernard Pingaud : Le prisonnier.

Pierre Gascar : La barre de corail (II).

Valéry et nous, par Yves Bonnefoy, Jacques Charpier, Jacques Howlett, Edouard Glissant.

Georges Papazoff : Derain, mon copain.

Martin Flinker : Rencontres avec Musil.

Marcel Jean : Matta ou le labyrinthe de verre.

Matta : Malheurs de ce temps.

Notes et Actualités.

Commentaires du mois.

Des reliures mobiles pouvant contenir 12 numéros d'Arguments sont en vente aux Editions de Minuit au prix de 350 fr.

Les abonnés bénéficieront d'une remise de 10 %.

Supplément de 100 fr pour envoi recommandé.